

REVUE

# Voltaire

n° 7 - 2007

## Échos du théâtre voltairien



Voltaire7 · Échos du théâtre voltairien (PDF complet)	979-10-231-2482-8
Voltaire7 · Hommage à J. Patrick Lee	979-10-231-2483-5
Voltaire7 · S. Menant · Le théâtre de Voltaire en Europe...	979-10-231-2484-2
Voltaire7 · R. Goulbourne · La réception des comédies de Voltaire en Angleterre...	979-10-231-2485-9
Voltaire7 · E. Jaubert · Le théâtre de Voltaire en Allemagne...	979-10-231-2486-6
Voltaire7 · G. Métayer · Leçon esthétique et lacune philosophique...	<b>979-10-231-2487-3</b>
Voltaire7 · M. Hageman · La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas	979-10-231-2488-0
Voltaire7 · L. Macé · « Tout finit par des chasons »...	979-10-231-2489-7
Voltaire7 · N. Elaguina & O. Ferret · Le chantier du Corpus des notes marginales...	979-10-231-2490-3
Voltaire7 · N. Cronk · Voltaire's marginalia : who is the intended readership ?	979-10-231-2491-0
Voltaire7 · O. Ferret · Notes sur « Nonnote »	979-10-231-2492-7
Voltaire7 · N. Cronk · Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt...	979-10-231-2493-4
Voltaire7 · C. Mervaud · Le sinophile et le sinophobe...	979-10-231-2494-1
Voltaire7 · J. Dagen · Voltaire lecteur de Platon	979-10-231-2495-8
Voltaire7 · J. Mallinson · Epistolary illusions...	979-10-231-2496-5
Voltaire7 · G. Stenger · De la sensation à la superstition...	979-10-231-2497-2
Voltaire7 · M. Mervaud · Une anecdote de Voltaire...	979-10-231-2498-9
Voltaire7 · D. Droixhe · Encore le « manuscrit clandestin »...	979-10-231-2499-6
Voltaire7 · C. Paillard · Ingérence censoriale et imbroglio éditorial...	979-10-231-2500-9
Voltaire7 · C. Mervaud & C. Paillard · Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire	979-10-231-2501-6
Voltaire7 · C. Paillard · De la plume de Voltaire aux presses des Cramer...	979-10-231-2502-3
Voltaire7 · F. Jacob · Jean-Baptiste Leprince et Simon-Bernard Lenoir, huiles sur toile...	979-10-231-2503-0
Voltaire7 · Comptes rendus	979-10-231-2504-7

R E V U E

*Voltaire*

N° 7 • 2007

Échos du théâtre voltairien



version papier :

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007

ISBN : 978-2-84050-517-4

version numériques et tirés-à-part :

© Sorbonne Université Presses, 2022

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)  
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

adaptation numérique: Emmanuel Marc Dubois/3d2s

**SUP**

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

[sup.sorbonne-universite.fr](http://sup.sorbonne-universite.fr)

## SOMMAIRE

Joseph Patrick Lee (1942-2006) Nicholas Cronk.....	7
-------------------------------------------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### LA RÉCEPTION DU THÉÂTRE DE VOLTAIRE EN EUROPE

Le théâtre de Voltaire en Europe au XVIII <sup>e</sup> siècle : essai d'une problématique générale Sylvain Menant.....	13
La réception des comédies de Voltaire en Angleterre au XVIII <sup>e</sup> siècle Russell Goulbourne.....	21
Récupération théorique et exploitation pratique : le théâtre de Voltaire en Allemagne (1730-1770) Elsa Jaubert.....	37
Leçon esthétique et lacune philosophique : Nietzsche lecteur du <i>Mahomet</i> de Voltaire Guillaume Métayer.....	53
La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas Marjolein Hageman.....	89
« Tout finit par des chansons ». les tragédies voltairiennes adaptées pour l'opéra en Italie au tournant du XIX <sup>e</sup> siècle Laurence Macé.....	99

### DEUXIÈME PARTIE

#### EN MARGE DU TOME 6 DU *CORPUS DES NOTES MARGINALES*

Le chantier du <i>Corpus des notes marginales</i> de Voltaire : bilan et perspectives Natalia Elaguina & Olivier Ferret.....	127
Voltaire's marginalia : who is the intended readership ? Nicholas Cronk.....	137
Notes sur « Nonnote » Olivier Ferret.....	155
Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt : le problème des causes finales dans la pensée voltairienne Nicholas Cronk.....	169

Le sinophile et le sinophobe. Voltaire lecteur de Cornelius de Pauw Christiane Mervaud.....	183
Voltaire lecteur de Platon Jean Dagen.....	205

## VARIA

Epistolary illusions : Voltaire, <i>Paméla</i> , and La Mettrie Jonathan Mallinson.....	225
De la sensation à la superstition : éléments pour une histoire de l'esprit humain dans quelques articles du <i>Dictionnaire philosophique</i> de Voltaire Gerhardt Stenger.....	239
4 Une anecdote de Voltaire sur Catherine I <sup>re</sup> de Russie : histoire ou fiction ? Michel Mervaud.....	255
Le « manuscrit clandestin » de la correspondance entre Voltaire et Frédéric II (1758) Itinéraire d'une copie et contrainte éditoriale Daniel Droixhe.....	267
Ingérence censoriale et imbroglio éditorial. La censure de la correspondance de Voltaire dans les éditions in-8° et in-12 de Kehl Christophe Paillard.....	275

## INÉDITS ET DOCUMENTS

Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire Christiane Mervaud & Christophe Paillard.....	313
De la plume de Voltaire aux presses des Cramer. Le problème de l'auto-annotation Christophe Paillard.....	341
Jean-Baptiste Leprince, « M <sup>lle</sup> Clairon dans le rôle d'Idamé » et Simon-Bernard Lenoir, « Lekain dans le rôle d'Orosmane », huiles sur toile, institut et musée Voltaire, Genève François Jacob.....	357

## COMPTES RENDUS

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 30C ( <i>Œuvres de 1746-1748</i> , III). Oxford, Voltaire Foundation, 2004.....	359
Catherine Volpilhac-Auger	
Voltaire, <i>Le Siècle de Louis XIV</i> , éd. J. Hellegouarc'h et S. Menant, Paris, Le Livre de Poche, 2005.....	364
Diego Venturino	
Voltaire, <i>Écrits autobiographiques</i> , éd. J. Goldzink, Paris, GF-Flammarion, 2006....	367
Jonathan Mallinson	
Voltaire, <i>Lettres philosophiques, Derniers écrits sur Dieu</i> , éd. G. Stenger, Paris, GF-Flammarion, 2006.....	370
Nicholas Cronk	
AGENDA DE LA SEV.....	375

*La Revue Voltaire a tenu à dédier ce numéro à la mémoire de Patrick Lee,  
qu'elle s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs.*

PREMIÈRE PARTIE

La réception du théâtre  
de Voltaire en Europe



LEÇON ESTHÉTIQUE ET LACUNE PHILOSOPHIQUE :  
NIETZSCHE LECTEUR DU *MAHOMET* DE VOLTAIRE

Guillaume Métayer

Université Paris-Sorbonne – CNRS (CELLF 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup>, UMR 8599)

Au moment de sa rupture avec Wagner, Nietzsche se tourne vers Voltaire et lui dédie pour le centenaire de sa mort en 1878, comme à « l'un des plus grands libérateurs de l'esprit<sup>1</sup> », *Humain, trop humain*, livre d'un style nouveau, fragmentaire et sarcastique.

Dans cet ouvrage, qui inaugure ce que Charles Andler avait appelé la « période positiviste » de Nietzsche<sup>2</sup>, l'exemple voltairien est partout sensible. Il ne s'agit pas là pourtant d'un retournement complet. Nietzsche avait déjà fait de Voltaire l'un de ses points de références privilégiés dans l'histoire culturelle de l'Europe. Dès 1870, alors qu'il prépare la *Naissance de la Tragédie*, Nietzsche s'inspire directement et ouvertement des théories esthétiques de Voltaire<sup>3</sup>. Dans *Humain, trop humain*, ce n'est, là encore, pas seulement le précurseur de sa critique radicale des « préjugés » que Nietzsche admire en Voltaire, mais le théoricien esthétique, l'auteur dramatique et même le poète tragique. L'aphorisme « La Révolution dans la Poésie » (« *Die Revolution in der Poesie* ») présente un éloge aussi vibrant qu'inactuel d'une tragédie de Voltaire, *Mahomet ou le Fanatisme* :

1 KSA, 2, p. 10, Annexe, 1.

2 Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, impr. P. Mersch, L. Seitz et C<sup>ie</sup>, Éditions Bossard, 1921. Réédit. Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 1958.

3 La conférence « *Das griechische Musikdrama* » de janvier 1870 est en effet directement inspirée par Voltaire et parfois même démarquée de l'Épître dédicatoire de *Sémiramis* ou *Dissertation sur la Tragédie antique et moderne*. Ce point, abordé dans notre thèse sur *Voltaire chez Nietzsche*, a été l'objet, le 21 octobre 2006, d'une communication intitulée « Nietzsche, Voltaire et la philologie de l'opéra », au colloque « Nietzsche et la Philologie » organisé par les Universités de Paris X-Nanterre et de Reims, Patrick Wotling et Jean-François Balaudé. D'ailleurs, dès 1869, Nietzsche met en place cette réflexion sur l'évolution du genre tragique dont les « chaînes » ont été brisées par l'exemple de Shakespeare : voir Fragment posthume de l'automne 1869, 1[81], KSA, 7, p. 36, Annexe, 2. Les éditeurs des œuvres complètes affirment que la source n'en a pas été retrouvée, mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse, tout simplement, d'un brouillon du « Drame musical grec ». De même, en 1873, dans un autre fragment, Nietzsche affirme déjà que les Allemands ne sont pas sortis uniquement à leur avantage de « l'école des Français » : voir Été-automne 1873, 29[118], KSA, 7, p. 685, Annexe, 3.

Qu'on lise seulement de temps en temps le *Mahomet* de Voltaire pour avoir clairement présent à l'âme ce qui, avec cette interruption de la tradition [due à Lessing et au romantisme], a été perdu une fois pour toutes pour la civilisation européenne. Voltaire fut le dernier des grands auteurs dramatiques, qui sut dompter son âme polymorphe, née aussi pour les plus grands orages tragiques, avec la mesure grecque<sup>4</sup>.

Chacun des termes employés ici par le philosophe appartient à son vocabulaire esthétique le plus élaboré et renvoie aux conceptions mises en œuvre dans la *Naissance de la Tragédie*. Nietzsche les applique ici, pour la première fois, non plus au romantisme wagnérien, mais au dernier classicisme des Lumières incarné par Voltaire. L'image de l'âme « polymorphe » (« *vieltgestaltige* ») n'est pas anodine. Elle correspond parfaitement à un lieu commun de la réception allemande de Voltaire. Goethe, dans la notice qu'il consacre à Voltaire dans son *Histoire de la théorie des couleurs* évoque ainsi le « grand talent de Voltaire de se communiquer de toutes les manières et dans toutes les formes<sup>5</sup> », qui est, selon lui, la cause de sa royauté spirituelle. Les notes prises par le jeune Nietzsche sur la *Geschichte der französischen Literatur des 18. Jahrhunderts* de Hermann Hettner mettent en avant des caractéristiques semblables : « Dans toutes les formes poétiq.[ues] et scientifiq.[ues] imaginables [Voltaire] cherche à défendre sa puissante cause<sup>6</sup> ».

Or, ce *topos* et cette évidence d'un Voltaire aux « mille formes<sup>7</sup> », Nietzsche l'intègre à ses critères esthétiques : la capacité avide de s'incarner dans des formes diverses renvoie directement à la pulsion dionysiaque, mise ici en balance, précisément, avec le domaine apollinien que représente dans l'aphorisme la notion importante de « domptage » (« *Bändigung* »), refondation nietzschéenne de celle, plus classique, de « mesure ». L'idée de *Bändigung* est d'ailleurs, dans le reste de l'aphorisme, rapprochée de celle des « fers » (« *Fesseln* »), doublet de celle des « chaînes » (« *Ketten* »), directement héritée par Nietzsche de la métaphore voltairienne de la « danse dans les chaînes » qu'il a beaucoup exploitée<sup>8</sup>. Certes, il ne s'agit pas ici de « danse » mais de « marche sur des sentiers étroits qui surplombent des abîmes vertigineux<sup>9</sup> », mais le processus

4 MA, I, § 221, KSA, 2, p. 182, Annexe, 4.

5 Goethe, *Geschichte der Farbenlehre, Werke*, Hamburger Ausgabe, DTV, t. XIV, p. 190-191, Annexe, 5.

6 Voir G. Métayer, « Un manuscrit du jeune Nietzsche sur Voltaire », « Notes et Documents », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2002, n° 1, p. 115-122.

7 Le revers en est évidemment le reproche de manque de profondeur et d'achèvement, exprimé par Goethe dans sa notice sur Voltaire de ses *Anmerkungen au Neveu de Rameau*. A. W. Schegel dit de même dans sa vingtième leçon : *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*, hg. von Edgar Lohner, W. Kohlhammer Verlag, Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz, 1966, t. 2, p. 52-53, Annexe, 6.

8 Voir notre thèse sur *Voltaire chez Nietzsche. Libération de l'esprit et réforme de la civilisation* (dirigée par S. Menant), Université Paris-Sorbonne, 2003.

9 Voir Annexe, 7.

décrit est le même : il s'agit de parvenir à donner une « apparence » de liberté, par opposition au « déchaînement » (« *Entfesselung* ») démobilisant occasionné par le « bond dans le naturalisme », forme de « retour à la nature » rousseauiste, et par les « railleries » de Lessing contre le modèle français. Dans un fragment un peu plus tardif, Nietzsche constate avec étonnement le « très fort contraste » (« *stärkster Gegensatz* ») entre le fondement de l'art grec, la « *Bändigung* », et le fondement de l'art moderne, l'« *Entfesselung*<sup>10</sup> » ; il s'en prend, au même moment, au « naturalisme » de Bayreuth<sup>11</sup>. L'aphorisme de *Humain, trop humain* montre donc que Voltaire dramaturge occupe, aux yeux de Nietzsche, une place charnière, celle de dernier tenant de la conception grecque de l'art face à sa conception romantique et moderne. L'histoire de l'esthétique européenne, indissociable de celle de la civilisation, a, elle aussi, connu une terrible « inversion des valeurs » aristocratiques et foncièrement grecques dont Voltaire a été le dernier représentant<sup>12</sup>.

Ce contexte esthétique posé, il reste à comprendre pourquoi Nietzsche a choisi de mettre en exergue cette pièce précise de Voltaire. S'agit-il d'une démonstration audacieuse du lien étroit à établir entre la « liberté de l'esprit » et l'excellence artistique de poète tragique ? Une étude de la réception de *Mahomet*, menée de Voltaire à Nietzsche, doit permettre d'apporter des éléments de réponse factuels à cette question.

#### À LA RECHERCHE DU *MAHOMET* DE NIETZSCHE

Comment Nietzsche en est-il arrivé à lire *Mahomet ou le Fanatisme* ? Sa bibliothèque ne conserve aucune trace de cette tragédie. On y trouve une édition française de *Zaïre*, datant de 1859 et annotée de nombreux traits au crayon<sup>13</sup>, marquant, semble-t-il, la répartition des répliques pour une lecture

<sup>10</sup> Fragment de l'été 1878, 30 [151], KSA, 8, p. 548.

<sup>11</sup> Été 1878, 31 [6], KSA, 8, p. 558, Annexe, 8.

<sup>12</sup> Un certain nombre de références nietzschéennes à Voltaire insistent sur cet aspect « dernier » de l'écrivain français. Inspiré sans doute par les remarques de Goethe sur la traduction du *Neveu de Rameau*, qui font de Voltaire le dernier rejeton de la famille France, Nietzsche écrit dans le *Gai Savoir* (§ 101) que Voltaire est « l'accomplissement » (« *Vollender* ») du goût de cour ; dans *Ecce Homo* (« Pourquoi j'écris de si bons livres ») il l'oppose à « tout ce qui a tenu la plume après lui » (KSA, 6, p. 322). Il note avec intérêt la phrase du journal des Goncourt : « Voltaire dernier esprit de l'ancienne France, le premier de la nouvelle » (Fragment de novembre 1887-mars 1888, 11 [296], KSA, 13, p. 117).

<sup>13</sup> *Zaïre*. Seconde édition, Bielefeld, Velhagen & Klasing, Théâtre français par Schütz, 1859, 72 p. La bibliothèque de Nietzsche contient toute une série de pièces du répertoire français publiée dans la même collection (Molière, *Le Malade imaginaire*, 1860 ; *Le Bourgeois gentilhomme* de 1860, annoté aussi au crayon à papier, un autre volume de la même pièce (non ouvert) de 1877 ; *Les Femmes savantes*, 1877 ; *Les Précieuses ridicules*, 1879 ; une *Esther* de 1853, une *Athalie* de 1863 et une *Andromache* [sic] de 1877), garnies d'annotations, ou encore *La Calomnie* de Scribe (1862).

en société. Les bibliothécaires de Weimar affirment que certains ouvrages du fonds ont pu appartenir à la famille de Nietzsche et non pas nécessairement au philosophe lui-même, hypothèse que semble confirmer l'absence de référence à *Zaïre* dans l'œuvre de Nietzsche, et que corrobore la présence d'une édition allemande de la pièce dont les pages n'ont pas été découpées<sup>14</sup>.

Les tables des ouvrages de Voltaire actuellement conservées dans la bibliothèque de Nietzsche ne mentionnent ni *Mahomet*, ni même le théâtre de Voltaire<sup>15</sup>. Nietzsche avait-il été incité à lire cette pièce par la fréquentation des *Lettres choisies* par Moland, qu'il avait abondamment annotées ? Dans cette anthologie, quelques lettres évoquent la pièce, deux qui sont contemporaines de sa création en 1741, une au Président Hénault (15 mai, D 2482), une à Cideville (11 juillet, D 2542), et une autre datée de la fin 1760, à Ferney, adressée au marquis Albergati Capacelli (23 décembre, D 9492). Plus encore, Nietzsche avait pu prendre connaissance d'un extrait en français de la tragédie dans le traité sur la *Connaissance des Beautés et des Défauts de la Langue française*, que Moland avait attaché à son anthologie. L'article « Ambition<sup>16</sup> » de cette œuvre alphabétique, peut-être rédigée par un élève de Voltaire, loue la peinture de cette passion dans *Mahomet* :

56

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand, et peinte dans son plus haut degré, dans la tragédie de *Mahomet*. C'est Mahomet qui parle (acte II, sc. V).

« Je suis ambitieux : tout homme l'est, sans doute ;  
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,  
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.  
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre  
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;  
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

14 *Zaïre. Trauerspiel in fünf Aufzügen. Übersetzt von Malwine Gräfin Maltzan*, Leipzig, Reclam, s.d., 54 p. Nietzsche possédait également un certain nombre d'éditions de classiques français parus chez Reclam.

15 Voltaire, *Voltair's* [sic] *sämmtliche Schriften. Erster Band*, Berlin, A. Meyer, 1786, 581 p., 17 cm. Inhalt : Kleine Romane (S. 1-427), Dialoge (S. 428-550), Erzählungen (S. 551-581) ; Voltaire, *Voltair's* [sic] *sämtliche Schriften. Zweiter Band*, Berlin, A. Meyer, 1786, 503 p., 17 cm. Inhalt : Kleine Romane (S. 1-314), Dialoge (S. 315-503) ; Voltaire, *Geist aus Voltaire's Schriften, sein Leben und Wirken. Mit Voltaire's Bildniß*, Stuttgart, F. Brodhag, 1837, 472 p., 22 cm. Inhalt : Voltaire's Leben und Wirken (S. 1-119) ; *Candide*, übers. von A. J. Groß-Hoffinger (S. 121-288) ; *Zadig* (S. 289-366) ; Vermischte Aufsätze über Religion, Politik und Philosophie (S. 367-466). On notera que le troisième tome des *sämmtliche Schriften*, mentionné dans d'autres catalogues, et notamment par la sœur de Nietzsche, a malheureusement disparu.

16 L'article apparaît étrangement après « Amitié » et « Amour », t. 23, p. 337-339. L'auteur, préfigurant les transitions entre articles du *Dictionnaire philosophique*, écrit pour justifier ce jeu avec l'ordre alphabétique : « J'aurais dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié ; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice ».

Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,  
 Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;  
 Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.  
 Vois du nord au midi l'univers désolé,  
 La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé ;  
 L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée ;  
 Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;  
 Vois l'empire romain tombant de toutes parts,  
 Ce grand corps déchiré, dont les membres épars  
 Languissent dispersés sans honneur et sans vie :  
 Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.  
 Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;  
 Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.  
 En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,  
 Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,  
 À des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,  
 Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.  
 Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières ;  
 J'apporte un joug plus noble aux nations entières.  
 J'abolis les faux dieux ; et mon culte épuré  
 De ma grandeur naissante est le premier degré.  
 Ne me reproche point de tromper ma patrie :  
 Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie ;  
 Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir ;  
 Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir<sup>17</sup> ».

Voilà bien l'ambition à son comble : celui qui parle ainsi veut être à la fois conquérant, législateur, roi, pontife, et prophète ; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition.

Cette trentaine de vers français donne une idée assez précise des qualités poétiques, rhétoriques et philosophiques de l'original français, mais ne suffit évidemment pas à fonder l'éloge de Nietzsche, même si l'inscription de Mahomet dans une lignée de législateurs et la présence de Zoroastre prennent un relief particulier dès lors que l'on imagine Nietzsche lecteur de ces lignes. Il semble évident toutefois que ces quelques vers, si éloquents soient-ils, ne sont pas la seule connaissance que Nietzsche devait avoir d'un texte dont un de ses aphorismes fait un éloge aussi vibrant.

17 *Mahomet*, éd. Ch. Todd, *OCV*, t. 20B (2002), vers 199-228, p. 208-210.

Si l'actualité récente a remis sur le devant de la scène *Mahomet ou le Fanatisme*<sup>18</sup>, cette pièce avait toujours été considérée comme l'une des tragédies les plus réussies de Voltaire<sup>19</sup>.

Auteur français le plus traduit et le plus commenté en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire était aussi celui dont les œuvres y avaient connu la plus large diffusion<sup>20</sup>. Or, entre 1770 et 1815, 50 % des traductions étaient des pièces de théâtre, parmi lesquelles on recense jusqu'à sept versions de *Mahomet*, ce qui place la pièce dans une bonne moyenne<sup>21</sup>.

58 L'attention de Nietzsche n'a pu être attirée sur cette tragédie par Lessing, cité dans l'aphorisme et qu'il évoque souvent en même temps que Voltaire<sup>22</sup>. En effet, la *Dramaturgie de Hambourg* est beaucoup moins prolixe sur *Mahomet*, qui n'a pas été représenté alors, que sur *Sémiramis*, *Mérope* et *Zaïre*, riches ou de leur préface théorique, ou d'approches comparées avec les auteurs italiens et anglais. Lessing n'évoque *Mahomet* qu'en passant, à propos de la *Zelmire* de De Belloy (1762), et encore ne s'agit-il que de la traduction d'un article du *Journal encyclopédique* (juillet 1762). L'auteur de l'article regrette que la pièce de De Belloy soit de pure invention et exprime sa préférence pour les sujets historiques, voire ceux qui, comme *Zaïre* et *Alzire* de Voltaire, ont un fond historique. Quant à la tragédie de *Mahomet*, sa véracité historique lui paraît transcendée par la vérité typologique :

En ce qui concerne *Mahomet*, il est l'extrait, la quintessence, pour ainsi dire, de toute la vie de cet imposteur ; le fanatisme, mis en action ; la plus belle peinture philosophique, qui ait jamais été faite de ce monstre dangereux<sup>23</sup>.

18 Si les éditions Gallimard ont refusé l'idée d'une telle publication, plusieurs éditions du texte ont paru depuis le 11 septembre 2001 : chez Freier Geist (1<sup>er</sup> janvier 2003), Garnier-Flammarion avec *Zaïre* et deux comédies (janvier 2004), Christian Bourgois (mai 2006), Mille et Une Nuits (août 2006). La parution du *Mahomet* dans l'édition des *Œuvres complètes* de la Voltaire Foundation d'Oxford en 2002 n'appartient pas à ce mouvement éditorial.

19 Avant même ces rééditions séparées, elle figurait, par exemple, parmi les tragédies voltairiennes disponibles, de nos jours encore, pour le public cultivé : *Théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle*, textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Truchet, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, t. 1, p. 753-812.

20 H. J. Lüsebrink recense soixante-dix éditeurs répartis dans trente-six villes différentes. Voir « Transferts culturels et pouvoirs de fascination : aspects de la réception de Voltaire en Allemagne à la fin du siècle des Lumières (1770-1815) », dans U. Kölving et Ch. Mervaud (dir.), *Voltaire et ses combats. Actes du congrès international Oxford-Paris* (1994), Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 1145-1156.

21 C'est autant que pour *Tancredi*, mais moins que pour *Alzire* (14) et *Zaïre* (12).

22 Nietzsche reproche par exemple à David Friedrich Strauss d'avoir voulu jouer au « Voltaire allemand » ou au « Lessing français » (*David Strauss, le Confesseur et l'Écrivain*, première des *Considérations inactuelles*, § 9, KSA, 1, p. 208).

23 *Hamburgische Dramaturgie*, § 18, Reklam, p. 101, Annexe, 9.

Sans doute cette question du rapport entre le type et le personnage historique n'est-elle pas sans écho, nous le verrons, dans la lecture nietzschéenne. Toutefois, Lessing ne joue pas ici le rôle d'intermédiaire qui a pu être le sien dans la transmission de *Sémiramis*.

August Wilhelm Schlegel, dans ses *Cours de littérature dramatique*<sup>24</sup>, dont Nietzsche s'est copieusement servi pour élaborer sa théorie de la tragédie, présente *Mahomet* parmi « les fameuses tragédies qui fondent la principale gloire de Voltaire dans le genre dramatique » et « ces pièces dont les sujets étaient entièrement neufs au théâtre », aux côtés de *Zaïre*, *Alzire*, *Sémiramis* et *Tancrède*<sup>25</sup> et par opposition aux sujets grecs et romains.

Or, s'il fait l'éloge d'*Alzire*, Schlegel développe, en deux temps, une critique virulente du *Mahomet* de Voltaire. La tragédie lui apparaît d'abord, à l'inverse de l'éloge nietzschéen, comme une pièce dont la valeur poétique est détournée au bénéfice de son message philosophique :

Il fit usage de la poésie pour atteindre un but étranger à l'art, et c'est ce qui trouble fréquemment la pureté de l'impression que produisent ses tragédies. Dans *Mahomet* par exemple il veut montrer le danger du fanatisme, ou pour mieux dire de la croyance à une révélation quelconque. D'après ces intentions, il défigure indignement un grand caractère historique, et il accumule les plus révoltantes atrocités<sup>26</sup>.

Détaillant plus loin l'analyse des principales tragédies de Voltaire, Schlegel s'en prend à nouveau à *Mahomet* et à la déloyauté (« *Unlauterkeit*<sup>27</sup> ») des vues de l'auteur : « Il est résulté de là un ouvrage d'un grand effet, mais d'un effet effroyable, et contre lequel les sens, l'humanité, la philosophie et la religion se révoltent également<sup>28</sup> ». La critique est à la fois esthétique, historique et philosophique :

[...] quelle manière de défigurer, que dis-je, d'anéantir l'histoire ! Il a dépouillé de son charme une époque merveilleuse : il ne s'est pas douté du coloris oriental. Mahomet était un faux prophète ; mais s'il n'avait pas été un enthousiaste, sa doctrine n'eût point changé la face de la moitié de l'univers : quoi de plus mal

24 *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*. Ouvrage publié pour la première fois en 1809. La bibliothèque de Nietzsche ne semble pas conserver d'édition et les éditeurs de Nietzsche citent donc cette dernière édition savante.

25 Onzième leçon. Traduit de l'allemand par M<sup>me</sup> Necker de Saussure, nouvelle édition revue et annotée, Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865, t. 2, p. 67. Voir Schlegel, *Vorlesungen*, t. 2, p. 70, Annexe, 10.

26 Onzième leçon, t. 2, p. 59 ; voir *Vorlesungen*, t. 2, p. 53, Annexe, 11.

27 *Vorlesungen*, p. 72.

28 Traduction citée, p. 70 ; voir *Vorlesungen*, p. 72, Annexe, 12.

conçu que d'en faire un froid imposteur ? Une seule des maximes sublimes du Coran suffirait pour réfuter une idée aussi fausse et aussi absurde<sup>29</sup>.

Ainsi, chez Schlegel, si *Mahomet* est une des tragédies les plus importantes de Voltaire, elle n'en constitue pas moins pour lui, aux antipodes du jugement exprimé par Nietzsche dans *Humain, trop humain*, un objet d'horreur et de dégoût, notamment en raison de l'infidélité à la « couleur locale » et de l'injustice envers la réalité historique. Ce n'est certainement pas Schlegel qui a initié Nietzsche à la lecture de *Mahomet*.

Avant Schlegel, Nietzsche s'était familiarisé avec Voltaire dans l'ouvrage de Hettner consacré à l'histoire de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa *Geschichte der französischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, sur laquelle il a pris d'abondantes notes en 1863. Si la pièce n'apparaît pas dans les notes de Nietzsche (contrairement à *Rome sauvée*, *Oreste* et *Sémiramis*)<sup>30</sup>, *Mahomet* était présenté également par le critique hégélien, qui consacre près d'une page à la tragédie, parmi les « tragédies les plus importantes de Voltaire<sup>31</sup> ». Il y voit l'explosion de l'anticléricalisme dramaturgique de Voltaire, à peine esquissé dans *Cedipe*, mais qui fait désormais le fond même de cette tragédie. Hettner évoque les expressions de Voltaire sur son protagoniste éponyme : « Tartuffe le grand<sup>32</sup> », « Tartuffe les armes à la main<sup>33</sup> », auquel fait écho l'usage récurrent par Nietzsche du terme français germanisé de « *Tartüfferie*<sup>34</sup> » et plus généralement le goût commun à Nietzsche et Voltaire de la dénonciation de l'hypocrisie religieuse, considérée comme illusionniste et charlatane.

Bien évidemment, ces intercessions ne sont pas suffisantes pour rendre compte de la référence élogieuse à *Mahomet* dans *Humain, trop humain*. La monographie de David Friedrich Strauss consacrée à *Voltaire*<sup>35</sup>, que Nietzsche avait lue, ne

29 Traduction citée, p. 71 ; voir *Vorlesungen*, p. 72, Annexe, 13.

30 Voir G. Métayer, « Un manuscrit du jeune Nietzsche sur Voltaire ».

31 *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, 2. Th. : *Geschichte der französischen Literatur im achtzehnten Jahrhundert*, Braunschweig, Vieweg, 1860, 553 p., BN (Bibliothèque de Nietzsche). « *Die bedeutendsten Tragödien Voltaire's* », p. 228.

32 À Missy, 1<sup>er</sup> septembre 1742 (D 2648).

33 Cité p. 229. Lettre de décembre 1740 (D 2386).

34 Par exemple la « tartufferie du vieux Kant » dans *Par-delà Bien et Mal*, I, § 5, *KSA*, 5, p. 18 ou la « tartufferie de la morale », II, § 24, *KSA*, 5, p. 41. Un fragment posthume du printemps 1884 réclame des « nouvelles Lumières » qu'elles se dressent « contre les Églises et les prêtres / contre les hommes d'État [...] in summa contre la tartufferie » (25 [294], *KSA*, 11, p. 86). Nietzsche emploie ce terme une cinquantaine de fois.

35 *Voltaire, sechs Vorträge*, Leipzig, S. Hirzel, 1870 [avec trois annexes, traductions en allemand du *Dîner du comte de Boulainvilliers*, du *Testament de Jean Meslier* et d'extraits de la correspondance de Voltaire consacrés à Marie Corneille]. Traduction française : *Voltaire. Six conférences de David-Frédéric Strauss*, ouvrage traduit de l'allemand sur la troisième édition, par Louis Narval [alias Ernest Lesigne] et précédé d'une lettre-préface du traducteur à M. E. Littré, Paris, Reinwald, 1876.

serait-ce que pour préparer ses attaques contre le vieux savant dans la première *Considération inactuelle*, et qu'il cite à plusieurs reprises<sup>36</sup>, attire l'attention sur un fait passé, semble-t-il, sous silence par Schlegel et Hettner : *Mahomet* est, avec *Tancredè*<sup>37</sup>, l'une des pièces de Voltaire dont Goethe a jugé bon de donner une traduction en allemand en 1800 pour la scène du Théâtre National de Weimar<sup>38</sup>.

## LA MÉDIATION GOETHÉENNE

Évidemment, en 1878, au moment où il publie cet éloge détonant de *Mahomet*, Nietzsche était trop grand lecteur de Goethe pour l'ignorer. Sa bibliothèque conserve d'ailleurs, dans son édition des œuvres complètes de Goethe, le tome qui contient les traductions goethéennes de *Mahomet* et de *Tancredè*, ouvrage acheté dès le 25 janvier 1868<sup>39</sup>. Rien de surprenant donc à ce que, près de trois ans après la première édition de *Humain, trop humain* et sa dédicace à Voltaire, le 13 février 1881, dans une lettre de Gênes adressée à sa mère et à sa sœur, Nietzsche mentionne à nouveau le *Mahomet* de Voltaire, indissociable, cette fois, de la traduction de Goethe. Le conseil de lecture qu'il donne à son aînée – « Chère Lisbeth, à lire en société, je recommande le *Mahomet* de Voltaire, traduit par Goethe (dans toutes les éditions de Goethe)<sup>40</sup> – fait directement écho à la recommandation de *Humain, trop humain* : « Qu'on lise seulement de temps en temps<sup>41</sup>... »

36 David Strauss, *le Confesseur et l'Écrivain*, § 9, KSA, 1, p. 208. *Ibid.*, § 10, p. 216 ; § 12, p. 227 ; fragment posthume de Printemps-automne 1873, 27 [1], KSA, 7, p. 587 ou encore 27 [21], KSA, 7, p. 592 et 27 [39], KSA, 7, p. 598.

37 Nietzsche ne mentionne pas cette pièce, quoiqu'elle ait été connue de Schopenhauer. À ce propos, il faut remarquer que l'édition Gallimard Folio de la *Métaphysique de l'Amour* semble ne pas avoir élucidé cette référence et avoir confondu Tancredè et *Tancredè*, le héros du Tasse et la tragédie de Voltaire. Tant est improbable une référence aux tragédies de l'auteur de *Candide* sous la plume d'un philosophe. Schopenhauer écrit : « Dans les tragédies à intrigue amoureuse, les amoureux, qui étaient l'instrument du génie de l'espèce, disparaissent le plus souvent dès lors que les espoirs de l'espèce sont déçus, par exemple dans *Roméo et Juliette*, *Tancredè*, *Don Carlos*, *la Fiancée de Messine*, etc. » (p. 77 et n. 13, p. 175).

38 Voltaire, p. 74. Il affirme que *Mahomet* et *Tancredè* ont été rendus familiers aux lecteurs par les traductions de Goethe.

39 Goethe, *Sämtliche Werke in vierzig Bänden*, Vollständige, neugeordnete Ausgabe. Fünfunddreißigster Band, Stuttgart und Augsburg, J. G. Cotta, 1858, 459 p. *Mahomet* : p. 163-244. Pas de traces de lecture sur les pages concernées. *Tancredè* : p. 245-332.

40 KSB, 6, lettre n° 82, p. 62, Annexe, 14. Notons que Voltaire fait ici partie d'un programme de lectures françaises puisque Nietzsche y ajoute aussitôt une référence à M<sup>me</sup> de Sévigné : « Que Madame de Sévigné ait fait remporter un grand succès, je l'ai entendu dire avec grand plaisir, mieux, je m'attendais à l'entendre. » Voir Annexe, 15.

41 L'injonction de lecture est une pratique courante de la rhétorique nietzschéenne. On la retrouve par exemple dans l'aphorisme 190 du troisième livre d'*Aurore* consacré à « La culture allemande de jadis » : « Qu'on considère aujourd'hui Schiller, Wilhelm von Humboldt [...] qu'on lise leur correspondance », KSA, 3, p. 163, Annexe, 16.

Donner à lire est, au fond, une manière, en s'en portant garant, de se faire l'auteur du livre qu'on recommande. Le geste du conseil mime celui de la traduction. Il suggère qu'il existe en Allemagne une fascination, doublée de répulsion, pour Voltaire, génie de son siècle, et pourtant figure de l'hostilité au génie, génie le plus français et grand esprit européen. Un désir constant traverse les écrivains, de Lessing à Nietzsche, celui de devenir le « Voltaire allemand ». C'est ainsi que Napoléon nommait Wieland, c'est ce que Nietzsche reproche à David Strauss et Friedrich Schlegel à Goethe lui-même<sup>42</sup>. Le retour du même conseil de lecture dans les sphères publique et privée semble indiquer que Nietzsche entretenait un rapport privilégié avec cette tragédie de Voltaire, dans sa médiation goethéenne<sup>43</sup>, témoignant d'une réelle fréquentation (il s'agit bien de la lire « de temps en temps »).

62

Goethe constitue en effet l'un des relais importants de Voltaire à Nietzsche, sur lequel il vaut la peine de s'attarder quelques instants<sup>44</sup>. Si Nietzsche a bien une connaissance de première main de Voltaire, sa lecture se fait souvent au miroir de la tradition allemande, pour s'y opposer le plus souvent, mais aussi, dans le cas particulier de Schopenhauer et de Goethe, pour s'y retrouver. La médiation joue même le rôle d'une méthode d'analyse, que l'on pourrait rapprocher du « perspectivisme » nietzschéen. Ici, la multiplication des points de vue n'aboutit pas nécessairement comme chez un Anatole France, au « scepticisme », dans son sens le plus étymologique. Les points de vue ne s'annulent pas nécessairement,

42 Friedrich Schlegel appelle Goethe « *ein deutscher Voltaire* » (cité par Brockmeier, « Voltaire und Goethe, Religionskritik und Kunstreligion », Vortrag auf der Internationalen wissenschaftlichen Tagung : *Voltaire und Europa. Der interkulturelle Kontext von Voltaires Correspondance* ; Salzburg, 23. bis 26. November 1994 ; veranstaltet vom Institut für Romanistik der Universität Salzburg unter der Tagungsleitung von Univ.-Prof. Dr. Brigitte Winklehner).

43 Dans son tableau des traductions de Voltaire, Korff (*Voltaire im literarischen Deutschland des 18. Jahrhunderts*, Heidelberg, 1918) mentionne, outre celle de Goethe, trois autres versions allemandes de *Mahomet*. La première, de Hambourg et Braunschweig, date de 1748 et porte un titre intéressant *Die Schwärmerey oder Mahomet (L'Enthousiasme ou Mahomet)* ; la seconde de Vienne en 1749, due à H. G. Koch s'intitule *Mahomet der Lügenprophet (Mahomet le faux prophète)*. Quant à la troisième, « nouvelle traduction en iambes », due à J. F. Löwen, grand traducteur des tragédies de Voltaire, elle date de 1768, reste sans lieu de publication et porte pour titre *Mahomet der Prophet*. Le terme savant et roman de fanatisme est donc singulièrement absent de toutes les versions allemandes, y compris celle de Goethe, sobrement intitulée *Mahomet* (elle fut finalement publiée à Tübingen en 1802, tout comme *Tançrède*).

44 Les éditeurs de Goethe mentionnent une liste de volumes probablement possédés par Goethe, qui ne saurait évidemment rendre compte de la connaissance de premier ordre que l'écrivain allemand, né en 1749, pouvait avoir de Voltaire : *Histoire de Charles XII*, 1739 ; *Olympie* (s.d.) ; *Œuvres* (s.d.) ; traductions allemandes : *Henriade*, 1766 ; *Der Tod Cäsars* (s.d.). Dans la bibliothèque de Goethe à Weimar : Voltaire, *Théâtre*, 5 vol., Paris, Bibliothèque portative du voyageur, 1803. Goethe a retiré huit fois les *Œuvres* de Voltaire (Keudell Nr. 376) de la bibliothèque ducal de Weimar entre 1780 et 1825.

puisqu'ils ne sont pas nécessairement égaux. Ils peuvent être hiérarchisés, mais ils doivent aussi être historicisés, ressaisis dans leur inscription historique. Leur reconstruction archéologique appartient de plein droit au projet généalogique nietzschéen.

Du reste, les quelques remarques que Nietzsche consacre, çà et là, à la vision goethéenne de Voltaire sont éloquentes, dans leur conformité avec le modèle nietzschéen. Elles tendent à reconstruire l'image archéologique d'un Voltaire à la fois écrivain de premier ordre et « libérateur de l'esprit », occultée par les alluvions de l'oubli et de l'envie.

C'est ainsi qu'il reprend en note, à partir des *Conversations avec Eckermann*, ouvrage qu'il considérait comme « le meilleur livre allemand<sup>45</sup> » que « Voltaire [était], selon Goethe, “la source générale de la lumière”<sup>46</sup> ». C'est bien dans un sous-sol du romantisme que Nietzsche découvre Voltaire – paradoxalement, ce « dernier » était une « source », terme si fort pour les Allemands de l'époque de Goethe, une source de « lumière », qui renvoie bien sûr au champ lexical de l'*Aufklärung*, mais aussi aux derniers mots de Goethe lui-même.

Cette idée d'une importance sous-jacente des auteurs français tels que Voltaire, Goethe la confirme lui-même dans une autre conversation avec son disciple, à l'occasion d'une discussion sur la traduction de *Faust* par Gérard de Nerval :

Vous n'avez aucune idée de la signification que Voltaire et ses grands contemporains avaient dans ma jeunesse, et comme ils régnaient sur tout le monde moral. Ne ressort pas clairement de ma biographie l'influence que ces hommes ont eue sur ma jeunesse, et ce qu'il m'a coûté de me défendre contre eux et de me poser, sur mes propres pieds, dans une vraie relation à la nature<sup>47</sup>.

Cette fois, Goethe récite à Eckermann un poème philosophique de Voltaire, les *Systèmes* (1772)<sup>48</sup>, connu aussi de Schopenhauer<sup>49</sup>, tandis que, dans la conversation précédemment citée, un long développement était consacré aux

45 *Humain, trop humain*, II, *Le Voyageur et son Ombre*, § 109, KSA, 2, p. 599. Il est étonnant de voir à quel point Nietzsche a été nourri de cet ouvrage, dont il cite des extraits qui sont souvent riches de rencontres voltairiennes, mais aussi, de manière comparable, de *Dichtung und Wahrheit*. Ainsi, il évoque, dans la première *Considération inactuelle* sur David Strauss (§ 7) le long passage sur la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier sur Voltaire, à travers le dégoût de Goethe pour le *Système de la Nature* du baron d'Holbach, livre « mortifère » et « cimmérien ». Voir KSA, 1, p. 193, Annexe, 17.

46 « Voltaire, nach Goethe, “die allgemeine Quelle des Lichts” », Fragment posthume, 30 [160], KSA, 8, p. 550. Conversation du 16 décembre 1828.

47 3 janvier 1830. Voir Annexe, 18.

48 Voir Annexe, 19.

49 Lettre à Julius Frauenstädt, 31 octobre 1856 : voir Schopenhauer, *Gesammelte Briefe*, herausgegeben von Arthur Hübscher, Bouvier, Bonn, 1987, p. 403, Annexe, 20.

« petits poèmes aux grands personnages » de Voltaire<sup>50</sup>, dont Eckermann dit ne pas parvenir à se séparer<sup>51</sup>, un goût que Goethe avoue partager<sup>52</sup>. La place de Voltaire dans les lectures goethéennes de Nietzsche signale l'importance du poète français dans sa culture personnelle. Nous voyons aussi comment la lecture de Goethe s'est transformée en interprétation, en vision de Voltaire : le long développement consacré à la capacité qu'a Voltaire de se comporter avec adresse, « noblesse » et « bienséance<sup>53</sup> » parmi les grands<sup>54</sup>, le commentaire enthousiaste du poème à la margrave de Bayreuth, que Goethe lui-même avait d'ailleurs traduit, se retrouvent dans le thème nietzschéen d'un Voltaire « accomplissement » du « goût de cour<sup>55</sup> ». La problématique de la civilisation dans laquelle éclôt le grand écrivain est une question fondamentale pour Nietzsche. Concernant Voltaire, il trouve partout chez Goethe cette interrogation sur les rapports entre société de cour et création, par exemple dans *Poésie et vérité*, où Goethe, natif de Francfort, la ville même où Voltaire a été emprisonné sur ordre du résident Freitag, fait état des inquiétudes qu'inspirait à son père, marqué par l'exemple voltairien, le commerce des écrivains avec les grands<sup>56</sup>.

Il raconte aussi les théâtres à la française de son enfance, avec les chaises réservées aux spectateurs privilégiés, cette « antichambre princière » dont parle Nietzsche à la suite de Schlegel<sup>57</sup>, qu'il assimile à une forme aristocratique de chœur, une coutume que, Goethe le rappelle, Voltaire avait combattue au moment de *Sémiramis*<sup>58</sup>. Il s'intéresse aux relations incestueuses entretenues par la haute société avec la littérature et aux dangers que cette promiscuité a fait naître pour l'ordre social, l'Église et l'État<sup>59</sup>.

50 Voir Annexe, 21.

51 Il en avait déjà parlé à Goethe le vendredi 3 octobre 1828 : voir Annexe, 22.

52 16 décembre 1828. « En fait, dit Goethe, tout ce qu'un grand talent comme Voltaire écrit est bon, même si je ne veux pas laisser passer toutes ses insolences [...] les petits poèmes aux grands personnages appartiennent sans conteste aux choses les plus aimables qu'il a écrites. Il n'y a là aucune ligne qui ne soit pleine d'esprit, de clarté, de joie et de grâce ». Voir Annexe, 23.

53 C'est encore cette « *Convenienz* » voltairienne que Goethe recommande à Eckermann dans ses essais poétiques au roi de Bavière dans la conversation du 3 mars 1830 : voir Annexe, 24.

54 Nietzsche note ailleurs une conversation avec son ami Köselitz, ou Peter Gast, sur cette question de la « noblesse » de Voltaire dans les *Conversations de Goethe avec Eckermann* : « *Köselitz : Eckermann über Voltaire : « zu vornehm war er — [sic]* », Automne 1881, 12 [221], *KSA*, 9, p. 615.

55 *Gai Savoir*, § 101.

56 *Dichtung und Wahrheit*, I, 2. Voir Goethe, *Werke in vierzehn Bänden*, Hamburger Ausgabe, hrsg. von Erich Trunz, t. IX, p. 76 (Annexe, 25) et t. X, p. 56 (Annexe, 26).

57 « *Das griechische Musikdrama* », *KSA*, 1, p. 515; Fragment d'automne 1869, 1 [104], *KSA*, 7, p. 40.

58 *Dichtung und Wahrheit*, I, 3, Goethe, *Werke*, t. IX, p. 94, Annexe, 27.

59 Goethe, *Werke*, t. IX, p. 484, Annexe, 28.

Plus encore, il est question d'une autre figure évoquée par Nietzsche dans son aphorisme sur la « Révolution dans la Poésie » : Byron. Eckermann se réjouit de l'estime que le poète anglais porte, lui aussi, à Voltaire, jugeant sensible l'influence du Français sur l'Anglais<sup>60</sup>. C'est là précisément que Goethe affirme :

Byron [...] savait trop bien, où il y avait quelque chose à prendre, et il était trop sensé pour ne pas avoir puisé aussi dans cette source générale de lumière<sup>61</sup>.

Dans la fin de « La Révolution dans la Poésie » Nietzsche écrit :

Lord Byron a dit un jour : « En ce qui concerne la poésie, plus j'y réfléchis, plus je suis fermement convaincu que, tous autant que nous sommes, nous sommes sur la mauvaise voie, les uns et les autres. Nous suivons tous un système révolutionnaire profondément faux, – notre génération ou la suivante en arrivera à la même conviction<sup>62</sup>.

Et Nietzsche d'ajouter, non seulement les réserves, toutes voltairiennes, de Byron sur Shakespeare<sup>63</sup>, mais la question suivante<sup>64</sup> : « Au fond, la vision artistique mûrie de Goethe, dans la deuxième moitié de sa vie, ne dit-elle pas exactement la même chose<sup>65</sup> ? ».

Ainsi, Nietzsche, en reprenant le *Mahomet* de Voltaire, vise le retour sur soi du romantisme goethéen, parallèle à celui de Byron, la prise de conscience tardive des dommages causés par la « rupture de la tradition » dont Voltaire avait principalement fait les frais. Si, ailleurs, Nietzsche peut blâmer Goethe d'avoir cédé à la « réaction » dans son opposition à la conception voltairienne, profondément sécularisée, de la nature<sup>66</sup>, il loue ici le retour de Goethe aux valeurs du classicisme français dont Voltaire a été le dernier tenant et l'ultime ténor.

---

60 Voir Annexe, 29.

61 Voir Annexe, 30.

62 Voir Annexe, 31.

63 Voir Annexe, 32.

64 Goethe, Voltaire et Byron se retrouvent aussi, sous l'œil de Nietzsche, dans leur commune tentation supranationale de la fuite en Suisse (Été-automne 1881, 11 [249], *KSA*, 11, p. 536), tandis que Goethe, dans son entretien avec Eckermann du 14 mars 1830, se rapproche de Voltaire et Byron, ainsi d'ailleurs que de Rousseau, sous le chapitre des écrivains persécutés : voir Annexe, 33.

65 Voir Annexe, 34.

66 Été 1880, 4 [40], *KSA*, 9, p. 109 et *Aurore*, III, § 197, « L'hostilité des Allemands aux Lumières » : « En troisième lieu, les savants : ils luttèrent contre l'esprit de Newton et de Voltaire, ils essayèrent de rétablir, comme Goethe et Schopenhauer, l'idée d'une nature divinisée ou diabolisée, et la signification toute morale et symbolique de cette idée », *KSA*, 1, p. 371, Annexe, 35.

C'est chez Goethe déjà, dans l'article « Musique » des « Remarques sur les personnages et objets mentionnés dans le *Neveu de Rameau*<sup>67</sup> », que Nietzsche avait en effet trouvé, dès 1871, entre le « Drame musical grec » et *La Naissance de la Tragédie*, un signe supplémentaire de la pertinence toute hellénique de l'esthétique voltairienne. Il note en effet, à la suite de ce texte de Goethe, que Voltaire avait « récité » ses poésies sur un ton monotone, avec une « emphase psalmodique<sup>68</sup> », autre notation qui construit peu à peu ce Voltaire formaliste, plus proche de la solennité grecque que le naturalisme romantique, ce Voltaire même dont Nietzsche louera la tragédie de *Mahomet*. De fait, Goethe évoque, dans ce texte, tout un appareil et attirail de la scène tragique, des « robes à crinoline » qui rappellent les « poupées » que Nietzsche avait empruntées à Voltaire pour évoquer la tragédie grecque<sup>69</sup>. Finalement, Nietzsche n'aura que railleries pour *Faust*, tragédie ratée, petite-bourgeoise, née d'une nature qui se savait elle-même trop conciliante pour le tragique<sup>70</sup>. L'image nietzschéenne de Voltaire grand auteur tragique se construit donc à la fois avec et contre Goethe.

Une autre vision de Voltaire que Nietzsche emprunte sans doute à Goethe, c'est précisément celle du dernier représentant d'une longue tradition – idée présente aussi dans l'image de la « danse dans les chaînes » –, celle d'un Voltaire « dernier », d'un « accomplissement ». Deux textes de Goethe mettent en scène cette conception du génie comme héritage. La fameuse notice de Goethe sur Voltaire dans ses *Remarques sur le Neveu de Rameau* est en effet paraphrasée dans les *Conversations de Goethe avec Eckermann* :

[...] un peuple met en avant ses héros, qui se tiennent comme des demi-dieux sur le sommet pour leur protection et leur salut ; et c'est ainsi que se sont unies les forces poétiques des Français en Voltaire. De tels meneurs d'un peuple sont grands dans la génération sur laquelle ils agissent, mais si plus d'un durent plus longtemps, la plupart sont remplacés par d'autres et oubliés par l'époque suivante<sup>71</sup>.

67 Voir Annexe, 36.

68 1871, 9 [121], KSA, 7, p. 318, Annexe, 37.

69 Goethe, *Sämtliche Werke*, Jubiläums-Ausgabe, vol. 34, 2<sup>e</sup> partie, « *Schriften zur Kunst* », Stuttgart u. Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger [s.d.], p. 172. « Dans la première moitié du siècle précédent, en France, l'ensemble des arts étaient maniérés d'une manière singulière, presque incroyable pour nous, et séparés de toute véritable vérité et simplicité de l'art. Non seulement la construction aventureuse de l'opéra était, par tradition, devenue toujours plus figée et rigide, mais même la tragédie était jouée en robes à crinoline, et les chefs-d'œuvre étaient portés par une déclamation creuse et affectée. Cela allait si loin que l'extraordinaire Voltaire, à la lecture de ses propres pièces, tombait dans une emphase inexpressive, monotone, presque psalmodique et était convaincu qu'était exprimée de cette manière la dignité de ses pièces, lesquelles méritaient un bien meilleur traitement ». Voir Annexe, 38.

70 *Humain, trop humain*, II, *Le Voyageur et son Ombre*, § 124. KSA, 2, p. 606.

71 Deuxième partie. Vendredi 13 février 1829 : voir Annexe, 39.

Goethe exprime, dans une autre conversation, une idée comparable où le rôle d'incitateur attaché au « génie » est plus clairement affirmé, et non seulement celle d'une transmission et capitalisation à travers les générations. Eckermann dit :

Les hommes qu'avaient les Français du siècle dernier en littérature, cela semble tout à fait extraordinaire. Je m'en étonne déjà en n'y portant qu'un rapide regard.

C'était la métamorphose d'une littérature séculaire, dit Goethe, qui avait prospéré depuis Louis XIV et se trouvait enfin dans toute sa fleur. Mais Voltaire excita et révéla des esprits comme Diderot, D'Alembert, Beaumarchais et d'autres, car pour être quelque chose à côté de lui, il fallait être beaucoup [...]72.

De même, la supériorité intellectuelle du Paris du XIX<sup>e</sup> siècle repose, déclare Goethe dans un autre échange mentionné par Nietzsche73, sur l'effort des générations précédentes, des Molière et des Voltaire, et elle explique la naissance de génies précoces, comme Ampère74. Pourtant, Goethe, malgré son choix de traduire *Mahomet*, ne fait pas de Voltaire le « dernier des grands auteurs dramatiques », comme Nietzsche. Il insiste plutôt sur son incapacité à dépasser Corneille, qu'il commente, et sur son caractère « âgé75 », tardif et crépusculaire, à l'instar de l'image que les jeunes littérateurs allemands76 se faisaient de la littérature française du temps.

De nombreux autres thèmes du Voltaire de Nietzsche apparaissent dans ces entretiens comme dans *Poésie et Vérité*, celui de la maladie77, ou encore de l'esprit78 et du « goût79 ». Ce n'est pas ici le lieu d'une synthèse du Voltaire de Goethe, pas même dans ses *Conversations* tant prisées par Nietzsche, mais simplement d'un éclairage sur la médiation goethéenne du *Mahomet*.

Les méandres de la médiation ne polluent pas nécessairement la source. C'est bien Voltaire que Nietzsche rencontrait dans la traduction de Goethe, dont la fidélité a été soulignée par les commentateurs, notamment Glaesener

72 21 mars 1831 : voir Annexe, 40.

73 David Strauss, *le Confesseur et l'Écrivain*, § 1. « *Wir Deutsche sind von gestern* », *KSA*, 1, p. 159.

74 3 mai 1827, Troisième partie : voir Annexe, 41.

75 *Dichtung und Wahrheit*, III, 11, Goethe, *Werke*, t. IX, p. 484, Annexe, 42.

76 *Dichtung und Wahrheit*, III, 11, Goethe, *Werke*, t. IX, p. 484, Annexe, 43.

77 20 décembre 1829. « L'extraordinaire, que réalisent les hommes, dit Goethe, suppose une organisation très délicate, afin d'être capables de ressentir des sensations rares et d'entendre la voix céleste. Seulement, une telle organisation, en conflit avec le monde et les éléments, est facilement détruite et blessée, et celui qui n'a pas, comme Voltaire, une extraordinaire ténacité attachée à sa grande sensibilité, devient facilement sujet à des états maladifs prolongés ». Voir Annexe, 44.

78 21 mars 1831 : voir Annexe, 45.

79 *Dichtung und Wahrheit*, III, 11, Goethe, *Werke*, t. IX p. 484, Annexe, 46.

et Stackelberg<sup>80</sup>. Certes, Goethe n'a pas traduit le bref monologue final de Mahomet qui succède au suicide de Palmire et a inséré une amplification à la scène 1 de l'acte IV. Le protagoniste de Voltaire dit simplement :

Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras  
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.  
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,  
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.  
Mais déjà l'heure approche...

Celui de Goethe est plus racinien<sup>81</sup> dans le raffinement sadique, et plus disert :

L'ennemi est à terre et bientôt pourchassé,  
Et parmi les périls Palmire va tremblante  
Chercher refuge auprès de son unique maître.  
Elle me voit venir dans le jour des flambeaux,  
Les éclats des épées ne sauraient l'arrêter,  
Nul cadavre, nul sang n'embarrasse son pas,  
Et sur son propre père elle passe, elle vole :  
Excitée par l'effroi, la peur et l'espérance,  
Attachée à mon sein, abîmée en la joie  
De me voir sain et sauf, comme en un demi-rêve,  
Palmire enfin, au seuil des dévastations,  
Découvre dans mes bras le bonheur de l'amour<sup>82</sup>.

68

Si le monologue final de Mahomet proposait aussi la peinture d'un sentiment double, il s'agissait non d'un amour ambigu comme celui de Néron, mais précisément du triomphe de l'imposture sur un reste de sentiments nobles et humains. Le mouvement des quatre derniers vers, qui arrache Mahomet à ses larmes et à ses remords<sup>83</sup> sur Palmire et le ramène brutalement à sa tragique ambition, n'est pas dépourvu de sublime. Goethe a donc légèrement adouci le personnage de l'imposteur. La version de Goethe est, par ailleurs,

<sup>80</sup> Henri Glaesener, « Goethe imitateur et traducteur de Voltaire au théâtre », *Revue de Littérature comparée*, 1933, p. 219-231. Jürgen von Stackelberg, par exemple, « Pourquoi – et comment – Goethe a-t-il traduit le *Mahomet* de Voltaire ? », dans U. Kölving et Ch. Mervaud (dir.), *Voltaire et ses combats*, p. 1157-1163.

<sup>81</sup> Goethe affirme dans *Poésie et Vérité* (I, 3, Hamburger Ausgabe, t. IX, p. 91) avoir appris par cœur et récité à haute voix (« *auswendig zu lernen und laut zu rezitieren* ») des passages entiers (« *ganze Stellen* ») de Racine dans sa jeunesse à Francfort.

<sup>82</sup> Nous traduisons les vers blancs de Goethe : voir Annexe, 47.

<sup>83</sup> La tradition rapporte que le fameux acteur Lekain a rendu célèbre l'hémistiche suivant de cette tirade : « Il est donc des remords ? ».

très fidèle<sup>84</sup>, et le traducteur a refusé de suivre les avis de Schiller, qui lui conseillait de modifier l'intrigue de la pièce<sup>85</sup>.

C'est donc bien Goethe qui est à l'origine de la fortune allemande du *Mahomet* et c'est bien sous sa forme goethéenne, plus romantique, d'une pièce qui se clôt sur un suicide, que la cite Schopenhauer<sup>86</sup> dans une référence incidente à la fin de Palmire, au sein d'un développement sur le droit de se donner la mort, autre question débattue par Voltaire avec passion.

Le *Mahomet* de Voltaire, dans sa transmission goethéenne, permet à Nietzsche d'identifier dans le classicisme français, et jusque chez son dernier représentant le plus paradoxal, une tradition de ce fameux « dressage », cette « *Züchtung* », fondatrice de diverses excellences européennes, et dont il envisage sinon de reprendre l'héritage, du moins d'extraire des éléments constitutifs avec lesquels construire le modèle du « Surhomme ». Bien sûr, le premier aspect est esthétique. Il s'agit donc bien de ressaisir et de reprendre le geste goethéen et, à cet égard, Nietzsche rencontre un autre géant de la littérature allemande : Schiller. À y bien regarder, son aphorisme sur « La Révolution dans la Poésie » reprend, en effet, presque terme à terme les notions et les expressions des stances que Schiller adressa alors « À Goethe, lorsqu'il porta à la scène le *Mahomet* de Voltaire ». Schiller s'en prenait à la « fausse contrainte des règles » pour louer le « retour à la vérité et à la nature » opéré par Goethe<sup>87</sup>. Loin de donner dans le patriotisme schillérien, qui s'en prenait aux « idoles étrangères » (« *fremden Götzen* »), défendait l'« art indigène » (« *Einheim'scher Kunst* ») et le « laurier qui a verdi sur le Pinde allemand<sup>88</sup> », on sait que Nietzsche souhaitait se « dé-germaniser » (« *sich entdeutschen*<sup>89</sup> »). Surtout, Schiller faisait le lien entre la forme politique de la France et cette fausse contrainte, dans un esprit révolutionnaire qui n'est pas celui de Nietzsche<sup>90</sup> :

Car là où des esclaves sont à genoux, où règnent les despotes,  
[...] Là, l'art ne peut former le Noble,  
Par nul Louis il ne peut être semé<sup>91</sup>.

84 L'étude, par Glaesener (« Goethe imitateur et traducteur de Voltaire au théâtre »), de la version goethéenne d'un autre moment fort de la tragédie, la rencontre entre Séide et Palmire dans le cachot de celle-ci, le démontre.

85 Glaesener évoque à ce propos le manque de temps, mais les propositions de Schiller ne correspondaient pas au dessein de Goethe avancé par Glaesener, le « relèvement de la scène allemande ».

86 *Parerga et Paralipomena* (chap. XIII, § 157, « Sur le suicide »).

87 Vers 1 et 2 : voir Annexe, 48.

88 Voir Annexe, 49.

89 *Humain, trop humain*, II, § 323, KSA, 2, p. 511.

90 Dans la suite de l'aphorisme, Nietzsche insiste précisément sur le fait que Voltaire savait unir la « liberté de l'esprit » avec une mentalité absolument pas révolutionnaire.

91 Voir Annexe, 50.

L'opposition des deux discours est manifeste. D'un côté, Nietzsche valorise le « *vornehm* », noblesse fondée sur la distinction, de l'autre Schiller « *das Edle* », noblesse morale ; d'un côté, Nietzsche exalte les « esprits libres » (« *freie Geister* »), Schiller, lui, les « âmes libres » (« *freie Seelen* »). De même, quand Schiller parle de se « mettre dans les vieilles chaînes » (« *die alte Fesseln* »), il évoque l'époque de la « minorité » (« *Minderjährigkeit* ») dans un mouvement qui rappelle le fameux texte de Kant sur *Qu'est-ce que les Lumières ?* (« *Was ist Aufklärung ?* »), là où Nietzsche voit précisément dans ces contraintes la matrice d'une véritable maturité, tandis que « le retour à la nature » ne scelle, à ses yeux, qu'une régression. Dans la seconde partie de ces stances, toutefois, Schiller reconnaît aux Français des qualités mesurées, celles d'avoir sacralisé l'art et, sans atteindre au grand art, permis ainsi de le protéger des atteintes du réalisme. Nietzsche reprend bien ici l'idée que « Chez le Franc seulement l'art pouvait se trouver<sup>92</sup> » lorsqu'il écrit que la tragédie française était « l'unique forme d'art moderne ». C'est donc sur l'ensemble de ce contexte weimarien que repose l'aphorisme de Nietzsche. Goethe et Schiller étaient en contact constant lorsque Goethe traduisait *Mahomet*, en faisait des lectures et le fit représenter, comme le confirment leurs échanges épistolaires nourris<sup>93</sup>, qui multiplient les allusions à cette pièce et à cette traduction, au choix des comédiens, des costumes et de tous les détails nécessaires à sa mise en scène<sup>94</sup>. D'ailleurs, la manière dont Goethe présente son projet dans un extrait de quelques scènes choisies de sa traduction est très proche de celle de Schiller<sup>95</sup>.

92 Voir Annexe, 51.

93 Voir, par exemple, Goethe à Schiller, 17 décembre 1799 (Annexe, 52) et 8 janvier 1800 (Annexe, 53). Voir aussi les lettres des 9, 13, 19, 20 janvier, 15 juin 1800. Le 25 juillet 1800, Goethe annonce à Schiller qu'il commence la traduction de *Tancrède*, matière d'une partie de la suite de leur correspondance. Schiller le félicite le 30 juillet, évoquant *Mahomet* et promettant ses stances.

94 Tout ce contexte qui émane de la correspondance de Goethe, et qui engage notamment August Wilhelm Schlegel, Wilhelm von Humboldt, le duc de Saxe-Weimar et Schiller ne peut être retracé ici. Voir, pour une première approche, les *Briefe an Goethe, Gesamtausgabe in Regestform*, Herman Böhlau Nachfolger Verlag, Weimar, 1995. Le 18 octobre 1799, Schiller renvoie à Goethe sa version du *Mahomet* avec des remarques qui « concernent pour la plupart l'original même et non la traduction » (« *Sie betreffen größtenteils das Original selbst und nicht die Übersetzung* »). Suivent de riches considérations sur la construction de la pièce, notamment les entrées d'Ammon. Réponse polie de Goethe le 19 octobre.

95 « *Einige Szenen aus Mahomet von Voltaire* », *Propyläen*, III, 1, 1800, p. 169. Il s'agit bien de développer le formalisme du rythme et de la versification. Voir Goethe, *Sämtliche Werke, Jubiläums-Ausgabe*, vol. 36, « *Schriften zur Literatur* », p. 184-186.

Le contexte du classicisme de Weimar n'est pourtant pas le seul relais ; les références de Nietzsche à *Mahomet* se doublent encore d'un événement marquant pour la conscience nationale allemande, qui approfondit encore la médiation goethéenne : la rencontre de Goethe avec Napoléon dont l'entretien porta en partie sur Voltaire et sur *Mahomet*. Cette conversation sort le débat des questions esthétiques pour l'ouvrir à des interrogations philosophiques.

#### VOLTAIRE DANS L'ŒIL DE NIETZSCHE ET DE NAPOLÉON

Nietzsche évoque ainsi, dans un fragment posthume de 1884, le jugement de Napoléon sur cette tragédie et son personnage historique éponyme : « Voltaire, lorsqu'il s'est mépris sur Mahomet, est sur la voie contre les natures élevées ; Napoléon avait raison de s'en indigner<sup>96</sup> ». Il faut préciser que le portrait de Mahomet offert par la tragédie de Voltaire est notoirement contrebalancé par la présentation qui en est faite dans l'*Essai sur les mœurs* ou l'article « Alcoran, ou plutôt le Koran » des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voltaire, comme dans l'article « Mahométans », s'efforce dans la première section d'y détruire les préjugés des chrétiens à l'encontre de l'islam, notamment en ce qui concerne le mauvais traitement réservé aux femmes dans la religion du prophète arabe. La deuxième section de l'article, en revanche, présente Mahomet comme un « sublime et hardi charlatan », un réformateur de l'ancienne religion de la région, qui a conservé d'ailleurs des dogmes et des usages des mages, comme la foi en un jugement dernier<sup>97</sup> et la circoncision. Sa réforme, qui constituait un progrès en son temps, n'en est pas moins inadaptée à celui de Voltaire. Enfin, les « moyens » de Mahomet, « la fourberie et le meurtre », furent « affreux » : cette notation démontre que la tragédie de Voltaire s'inspire aussi de sa perception de la fondation de l'islam. Voltaire refuse, ici encore, dans la religion comme dans l'art et la politique, les dépréciations comme les admirations en bloc : s'il retrouve une forme de déisme dans le mahométisme et un progrès par rapport à l'adoration des étoiles, il ne veut pas suivre le

96 Fragment de 1884, 25 [187], KSA, 11, p. 64, Annexe, 54. La référence donnée par la KSA est Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1823, p. 102 et suiv.

97 Nietzsche semble penser, au contraire, que ce dogme est la seule chose que Mahomet ait empruntée à saint Paul comme moyen idéal d'oppression sacerdotale. Voir *Antéchrist*, § 42, KSA, 6, p. 215.

comte de Boulainvilliers<sup>98</sup> dans son attachement aux Arabes, ce « peuple de brigands ».

Pour revenir au jugement sévère de Napoléon sur *Mahomet*, repris à son compte par Nietzsche, il faut noter qu'il passe, là encore, par Goethe, puisqu'il s'agit de la conversation de l'écrivain allemand et du souverain français, à Erfurt, le 2 octobre 1808, telle qu'elle est rapportée par Goethe lui-même<sup>99</sup>, mais aussi par de très nombreuses plumes, et reprise encore par les critiques bien connus de Nietzsche<sup>100</sup> avant que Nietzsche lui-même n'en donne une interprétation comiquement injuste<sup>101</sup>.

72

Napoléon blâmait dans *Mahomet* l'invraisemblance psychologique du protagoniste, qu'il jugeait trop bavard et trop cynique. C'est sans aucun doute à cette idée du grand homme taciturne que Nietzsche fait encore référence dans un fragment de la même année : « Les très grands hommes demeurent muets sur ce qui se passe en eux ; pas moyen de trouver celui auquel ils se confieraient. (Napoléon par exemple). Sombre<sup>102</sup> ».

Nietzsche compare d'ailleurs l'empereur et le prophète sous l'angle de leur commune tendance à se fuir eux-mêmes, laquelle peut prendre la forme paroxystique de l'épilepsie<sup>103</sup>. C'est bien la solidarité innée des grands hommes d'action qui inspire la critique de Napoléon, comme en témoigne la relation de Las Cases dans le *Mémorial* :

98 Nietzsche avait pu lire *Le Dîner du comte de Boulainvilliers*, donné par Strauss en appendice de son *Voltaire*, dialogue dans lequel le personnage du comte, fidèle à son modèle historique, insiste sur les succès militaires de Mahomet pour mieux les opposer à l'inaction prêtée au Christ. « Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit et combattu ; et Jésus n'a su ni écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa ; et votre Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion ». Deuxième Entretien, éd. U. Kölvig, OCV, t. 63A (1767), p. 376. Quelques fragments de Nietzsche retrouvent cette image d'Épinal : voir Mars 1875, 3 [53], KSA, 8, p. 28, Annexe, 55 ; Printemps 1888, 14 [180], KSA, 13, p. 364, Annexe, 56. L'assimilation de l'islam, comme le premier judaïsme, à une religion sémitique affirmative va dans le même sens. Printemps 1888, 14 [195], KSA, 13, p. 380.

99 Goethe, t. X, p. 545 (*Autobiographische Einzelheiten*), Annexe, 57. Il est intéressant de noter que le terme employé par Goethe est celui de « *Weltüberwinder* », quand on sait l'écho du terme « *Selbstüberwindung* » chez Nietzsche.

100 Strauss, *Voltaire*, p. 77 ; Hettner, *Geschichte der französischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, p. 229.

101 *Par-delà Bien et Mal*, VI, « Nous les savants », § 209. Selon Nietzsche, lorsque Napoléon s'écria, voyant Goethe : « Voilà un homme », il voulait dire : « moi qui m'attendais à ne trouver qu'un Allemand ! » (KSA, 5, p. 140).

102 25 [199], KSA, 11, p. 66, Annexe, 58.

103 *Aurore*, V, § 549, « Fuite de soi » (« *Selbstflucht* »), KSA, 3, p. 318, Annexe, 59.

*Mahomet* a été l'objet de sa plus vive critique, dans le caractère et dans les moyens. Voltaire, disait l'empereur, avait ici manqué à l'histoire et au cœur humain. Il prostituait le grand caractère de Mahomet par les intrigues les plus basses. Il faisait agir un grand homme qui avait changé la face du monde, comme le plus vil scélérat, digne au plus du gibet. Il ne travestissait pas moins inconvenablement le grand caractère d'Omar, dont il ne faisait qu'un coupe-jarrets de mélodrame et un vrai masque...

Le faux psychologique conduit à l'échec esthétique :

L'Empereur est ravi de Racine, il y trouve de vraies délices ; il admire éminemment Corneille, et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursoufflure, de clinquant, toujours faux, ne connaissant ni les hommes, ni les choses, ni la vérité, ni la grandeur des passions.

Certes, Las Cases rapporte que :

Quand l'armée traversait la Syrie, il n'est pas un des soldats qui n'eût à la bouche ces vers de *Zaïre* :

Les Français sont lassés de chercher désormais  
Des climats que pour eux le destin n'a point faits.  
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,  
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie<sup>104</sup>.

Certes, la première tragédie de Voltaire, *Œdipe*, trouve grâce, contrairement à *Brutus*, aux yeux de l'empereur :

Après le dîner l'Empereur a lu *Œdipe*, qu'il a extrêmement vanté ; puis *Brutus*, dont il a fait une analyse très remarquable. Voltaire, disait-il, n'avait point entendu ici le vrai sentiment. Les Romains étaient guidés par l'amour de la patrie comme nous le sommes par l'honneur. Or, Voltaire ne peignait pas le vrai sublime de Brutus sacrifiant ses enfants, malgré ses angoisses paternelles, au salut de la patrie ; il en avait fait un monstre d'orgueil [...] (t. I, p. 646)<sup>105</sup>.

104 Las Cases, *Mémorial*, texte établi et commenté par Gérard Walter, Avant-propos d'André Maurois, Introduction de Jean Prévost, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1956, p. 133.

105 Las Cases mentionne à deux reprises les éloges de Napoléon à propos de l'*Œdipe* de Voltaire, précisant même quelle était sa scène favorite : « Il est passé de là [l'*Œdipe* de Sophocle] à l'*Œdipe* de Voltaire, qu'il a beaucoup vanté. Cette pièce lui présentait, disait-il, la plus belle scène de notre théâtre. Quant à ses vices, les amours si ridicules de Philoctète, par exemple, il ne fallait point en accuser le poète, mais bien les mœurs du temps et les grandes actrices du jour, qui imposaient la loi. Cet éloge de Voltaire nous a frappés : il était nouveau pour nous, tant il était rare dans la bouche de l'Empereur » (t. II, p. 473). Même éloge plus haut (t. II, p. 113) : « Après le dîner, on a lu *Zaïre*, et les belles scènes d'*Œdipe*, parmi lesquelles l'Empereur distinguait surtout celle de la reconnaissance qu'il dit être la plus belle, la plus complète du théâtre ».

Certes, Napoléon avait fait représenter à Erfurt une autre tragédie de Voltaire, *La Mort de César*. Il avait invité Goethe à sa représentation<sup>106</sup> et lui demanda même d'écrire une pièce sur Brutus<sup>107</sup> ou, selon les versions, sur César, épisode dont Nietzsche s'est peut-être souvenu dans le *Gai Savoir*<sup>108</sup> ; mais il n'avait, en somme, que peu d'admiration pour le Voltaire tragique : « Il est étonnant, pour revenir à Voltaire, disait-il, combien peu il supporte la lecture. Quand la pompe de la diction, les prestiges de la scène ne trompent plus l'analyse ni le vrai goût, alors il perd immédiatement mille pour cent<sup>109</sup> ».

Pour Napoléon, « la haute tragédie était l'école des grands hommes [...] » (t. I, p. 385) ; l'erreur de Voltaire est donc lourde : il s'est bien placé « au milieu de la route des hommes supérieurs », selon la traduction que donne Nietzsche à ce propos de Napoléon. Au fond, la critique napoléonienne de Voltaire n'est pas loin de celle des romantiques allemands. Voltaire a cru au « despotisme éclairé », à l'influence instante et occulte sur les grands, et n'a pas vu venir le règne des masses et du génie :

74

Voltaire péchait ici surtout par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartient qu'à l'opinion. « Les hommes qui ont changé l'univers, faisait observer l'Empereur, n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs ; mais toujours en remuant des masses. Le premier moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des résultats secondaires ; le second est la marche du génie, et change la face du monde ! »

Nulle tragédie plus que *Mahomet* ne signale cette erreur de Voltaire : « Quant à Voltaire, il [Napoléon] a parcouru *Mahomet*, *Sémiramis* et autres, en faisant ressortir les vices, et concluant, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les choses, ni les hommes, ni les grandes passions<sup>110</sup> » (t. I, p. 736).

Ainsi Napoléon, comme Goethe, fait de Mahomet le réformateur, une figure du « génie » romantique et comme Nietzsche après lui, part de la tragédie de Voltaire pour réfléchir sur le type du grand homme ou de l'« homme supérieur »,

<sup>106</sup> Goethe note dans son journal qu'il a assisté à la représentation. *Goethes Tagebuch*, 6 octobre 1808 : « *Abends Schauspiel : La Mort de César* ».

<sup>107</sup> T. X, p. 547. Goethe le note dans son journal : voir Annexe, 60. Il signale aussi une représentation de l'*Œdipe* de Voltaire à Weimar le 3 octobre et les débats qui l'ont accompagnée : voir Annexe, 61.

<sup>108</sup> Dans l'aphorisme « À la gloire de Shakespeare », § 98, qui précède de quelques pages à peine celui sur « Voltaire », et dans lequel Nietzsche affirme que le vrai titre de la pièce *Jules César* du poète anglais devrait être *Brutus*.

<sup>109</sup> Las Cases, *Mémorial*, t. I, p. 501-502.

<sup>110</sup> On pourra encore ajouter : « Au dessert, il s'est fait apporter Voltaire, et a entamé la lecture de quelques-unes de ses pièces, qu'il a interrompue bientôt après. Nous nous en dégoûtons chaque jour davantage ».

fondateur d'empire ou de religion. Il ne s'agit plus ici simplement de s'en prendre à l'absence de « couleur locale », mais la critique romantique ne veut pas accorder de vérité au type voltairien du fanatique qui s'impose par la fraude, le meurtre, la violence. La foi révolutionnaire dans le « génie », dont l'inspiration entre en résonance avec les peuples, explique sans doute l'in vraisemblance qui frappe cette typologie. Que Voltaire ait pu donner voix à ce qui se dit d'essentiel au fond même de l'enthousiasme, dans l'obscurité à soi-même, à la manière du nain Mime enchanté par le sang du dragon dans le *Siegfried* de Wagner<sup>111</sup>, n'appartient pas, semble-t-il, à l'horizon de réception du texte.

Nietzsche décrit d'une autre manière le phénomène des législations grandioses de l'histoire humaine, longtemps inséparables, par leur ampleur même, de formes diverses d'aveuglement volontaire de leurs promoteurs<sup>112</sup>, à rebours de la rhétorique propre à cette tragédie de Voltaire, quoique en accord avec son propos de fond. Il note : « Pour expliquer les succès de Mahomet en 13 ans : “peut-être y avait-il eu avant de longues guerres civiles (pense Napoléon), sous lesquelles de grands caractères, de grands talents, d'irrésistibles impulsions, etc. s'étaient formés”<sup>113</sup> ».

Ces notations retranscrivent directement les réflexions de l'Empereur dans le *Mémorial* :

De là, l'Empereur, passant à la vérité historique, doutait de ce qu'on attribuait à Mahomet [...]. L'Empereur pensait qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent parfois les prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée ; que peut-être ces peuples, surgis tout à coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talents, des impulsions irrésistibles ; ou quelque autre cause de cette nature, etc. [...] (t. I, p. 501-502).

C'est l'intérêt de la réforme propre de Voltaire, de sa volonté de sécularisation, de rabaisser Mahomet ; mais Nietzsche, quelle que soit sa volonté de reprendre ce travail de destruction sceptique, se refuse à suivre le portrait à charge mis en œuvre dans cette pièce de propagande philosophique.

Le cadre oriental est, au fond, chez tous ceux qui se sont emparés du prophète de l'islam, un prétexte. En 1741, Voltaire cherche à railler le

111 Acte II, scène 3.

112 « *Gesetzgeber der Zukunft* », Été-automne 1884, 26 [406], *KSA*, 11, p. 257, Annexe, 62.  
On retrouve les mêmes idées dans Juin-Juillet 1885, 38 [13], *KSA*, 11, p. 611, Annexe, 63.

113 Printemps 1884, 25 [191], *KSA*, 11, p. 65, Annexe, 64.

fanatisme en général, et chrétien<sup>114</sup> en particulier<sup>115</sup>, dans une optique fondamentalement optimiste<sup>116</sup> ; en 1800, Goethe veut réformer la scène allemande et probablement railler l'Empereur. C'est ainsi en tout cas que la pièce a été comprise à Vienne, et interdite, même s'il avait aussi traduit *Mahomet* pour répondre au désir du duc de Weimar<sup>117</sup>, admirateur de Frédéric II, intéressé à faire représenter sur la scène de Weimar un « Tartuffe le grand » qui apparaîtrait comme son contraire. Napoléon, quant à lui, défend moins telle ou telle révélation qu'une idée générale du grand homme comme héros issu de longues guerres civiles. Nietzsche, enfin, évoque le *Mahomet* de Voltaire à la fois pour reprendre à son compte une meilleure estimation de l'apport du classicisme français et pour composer un portrait plus précis du type de « l'homme supérieur ». La tragédie de Voltaire se trouve donc, par sa forme et par son thème, malgré les libertés qui y ont été prises avec l'histoire, au cœur d'un débat franco-allemand d'ordres à la fois esthétique, politique et philosophique entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Goethe avait choisi cette pièce en raison de sa propre attirance pour l'Orient et pour le personnage de Mahomet, auquel il avait consacré un premier drame perdu, dont il ne reste plus que quelques fragments. Reliquat de ce projet, le fameux « Chant de Mahome<sup>118</sup> », repris dans ses poésies, met en œuvre une comparaison typiquement goethéenne entre les génies et les forces naturelles<sup>119</sup>. Le poème était au départ divisé en plusieurs voix, non seulement celle de Fatema, la fille du prophète, mais celle de son gendre Ali, partisan passionné, dont on peut imaginer que Goethe, marquant son opposition à

114 Jürgen von Stackelberg rapporte que c'est bien comme tragédie illustrant la lutte du christianisme contre l'islam, religion inhumaine, que *Mahomet* est célébrée en 1743 dans un article des *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, périodique de l'*Aufklärung*. Voir « Pourquoi – et comment – Goethe a-t-il traduit le *Mahomet* de Voltaire ? », p. 1157-1163.

115 La lettre à Capacelli (D 9492) citée plus haut témoigne des interprétations laissées ouvertes à l'infini par la typologisation : « On a vu une cabale de canailles, et un abbé Desfontaines à la tête de cette cabale, au sortir de Bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement. Ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires ; ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape ».

116 Tragédie des Lumières par excellence, la pièce de Voltaire répond donc à plusieurs objets : plus que la peinture d'une illustre infortune, elle se veut le portrait chargé d'un imposteur. En ce sens, elle est sous-tendue par un optimisme qui contredit sa nature de tragédie. Le blâme de l'imposture sous-entend et réclame une possibilité de progrès.

117 Jürgen von Stackelberg le rappelle explicitement dans « *Goethes Übersetzung von Voltaires Mahomet* », *Über Voltaire*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1999, p. 174.

118 « *Mahomets Gesang* », dans Goethe, *Werke*, t. I, p. 42 et suiv.

119 Ce chant devait intervenir dans le drame au moment de la catastrophe tragique de l'empoisonnement de Mahomet : voir *Dichtung und Wahrheit*, III, 14, Goethe, *Werke*, t. X, p. 41, Annexe, 65.

Voltaire, l'avait conçu comme un anti-Séide. Dans *Poésie et Vérité*, Goethe s'explique sur les raisons qui l'avaient conduit au projet d'écrire un drame sur le prophète. L'incise souligne implicitement le caractère d'« explication » avec Voltaire que revêt cette entreprise : « [...] ainsi se développa en moi le dessein de représenter [...] la vie de Mahomet, que je n'ai jamais pu considérer comme un imposteur<sup>120</sup> ». Pour réaliser ce projet, Goethe a lu une biographie du prophète<sup>121</sup> que ses éditeurs ne parviennent pas à identifier<sup>122</sup>, mais qui, à l'exception de Bayle, semble différente de celles utilisées par Voltaire, notamment celle de Boulainvilliers.

Curieusement, Goethe s'était déjà « approché d'une forme régulière » (« *näherte sich mehr der regelmäßigen Form* »), compensée par des emprunts à la « liberté » vis-à-vis des unités de temps et de lieu<sup>123</sup>. Le début de la pièce décrit le parcours ascensionnel qui mène du polythéisme du culte stellaire au monothéisme, à travers l'adoration exclusive de l'étoile principale et de la lune<sup>124</sup>, dans un esprit qui rappelle de semblables méditations déistes ou explications génétiques du monothéisme chez Voltaire<sup>125</sup>. Ce Mahomet qui « se convertit lui-même » (« *selbst bekehrt* ») partage ensuite sa foi avec les siens, sa femme et Ali tout d'abord. Au deuxième acte, Ali et lui-même essayent de propager davantage encore leurs convictions, au point de causer son exil. Le troisième acte signe sa victoire contre l'idolâtrie, obtenue par la force et la ruse, ce qui conduit à une souillure du religieux par le terrestre. Dans le quatrième acte, la doctrine de Mahomet devient davantage un prétexte qu'une fin ; il utilise tous les moyens, même les plus cruels. Une femme l'empoisonne. Se sentant partir, il se retourne sur lui, purifie sa doctrine, mérite l'admiration du monde, et meurt<sup>126</sup>.

L'intérêt de Goethe pour Mahomet ne se dément pas, puisque le premier poème du *Divan occidental-oriental* (1819) est intitulé « Hégire<sup>127</sup> » – selon le terme français usité alors en allemand – et met en scène, dans un jeu de miroir déjà perçu avec le *Mahomet* de Voltaire, les troubles de la période napoléonienne, tandis qu'un autre poème, intitulé « Le prophète parle » (« *Der Prophet*

120 *Dichtung und Wahrheit*, III, 14, Goethe, *Werke*, t. X, p. 39, Annexe, 66. « *Betrüger* » est le terme utilisé par Gottsched pour traduire l'article « Mahomet » du *Dictionnaire* de Bayle.

121 *Dichtung und Wahrheit*, III, 14, Goethe, *Werke*, t. X, p. 39, Annexe, 67.

122 Les éditeurs citent Bayle, Maracci, Turpin, Gagnier. Plus tard, Goethe lit la biographie d'Oelsner, voir *Tag- und Jahreshäfte*, 1815, *Werke*, t. X, p. 515.

123 *Werke*, t. X, p. 515, Annexe, 68.

124 *Werke*, t. X, p. 515, Annexe, 69.

125 Par exemple, dans l'article « Religion » du *Dictionnaire philosophique*.

126 *Dichtung und Wahrheit*, III, 14, Goethe, *Werke*, t. X, p. 40, Annexe, 70.

127 Goethe, *Werke*, t. II, p. 7.

*spricht* »)<sup>128</sup>, identifie encore le prophète avec le « génie ». Mahomet est évidemment un personnage important du *Divan oriental-occidental*, ce recueil dans lequel Goethe tente de réconcilier l'Orient et l'Occident<sup>129</sup>, ainsi que dans les notes et traités explicatifs qu'il a rédigés<sup>130</sup>.

Or, ce qui rapproche Nietzsche de Mahomet, c'est d'abord l'idée du grand législateur<sup>131</sup>, celle même qu'il avait appliquée à Voltaire. Nietzsche se situe dans la descendance des « Zarathoustra, Moïse, Mahomet Jésus Platon<sup>132</sup> Brutus Spinoza Mirabeau », ce qui lui permet de se considérer comme un « aristocrate dans l'histoire de l'esprit<sup>133</sup> ». Le deuxième point, qui rejoint une tendance de Voltaire, c'est l'antithèse facile qu'offre l'islam dans le procès contre la tradition européenne du judéo-christianisme, la haine de la domination sacerdotale, à travers notamment la doctrine du « jugement<sup>134</sup> », ou encore de l'autre monde<sup>135</sup>.

78

Cette première approche de la réception nietzschéenne du *Mahomet* de Voltaire nous permet de saisir la culture voltairienne de Nietzsche dans toute sa richesse et sa complexité. Elle repose sur une connaissance de Voltaire à la fois de première et de seconde main, profondément impliquée dans le débat franco-allemand, et quelque peu compliquée par les décalages de sens occasionnés par les médiations de la période romantique : la question du « génie » et de « l'homme supérieur » tend ainsi à se substituer à la problématique de l'imposteur et du fanatique, propre aux Lumières.

Le choix de Goethe de traduire *Mahomet* pour réformer la scène allemande et le débat que la pièce suscita avec Schiller et Napoléon en font l'exemple le plus frappant, pour le public allemand cultivé de l'époque, de l'excellence occultée des classiques français. Il permet au philosophe de développer sa critique inactuelle de l'esthétique romantique et de sa prétendue liberté, conquise face aux formes et aux contraintes héritées, une libération qu'il juge factice parce que

---

128 T. XIV, p. 50.

129 *Werke*, t. II., p. 110, 112 et suiv., p. 115 et suiv., p. 123, dans un poème du « *Nachlass* » où Mahomet est décrit comme ayant subjugué le monde sous « l'Un ».

130 *Noten und Abhandlungen zum besserem Verständnis des West-östlichen Divans, Werke*, t. II, notamment les articles « Arabes » (p. 129-130) et « Mahomet » (p. 142-146), qui développent, dans le même esprit, un parallèle entre le « poète » et le « prophète », ainsi que d'autres occurrences plus incidentes p. 156, 166, 206, 235 sqq.

131 C'est dans cet esprit qu'il lit, à Turin, au printemps 1888, l'ouvrage de Louis Jacolliot, *Les Législateurs religieux. Manou, Moïse, Mahomet*, Paris, Lacroix, 1876.

132 Platon est pour Nietzsche un Mahomet qui a raté sa grande réforme de la Méditerranée à partir de la Sicile. Voir *Aurore*, V, § 496, KSA, 3, p. 291.

133 Automne 1881, 15 [17], KSA, 9, p. 642, Annexe, 71.

134 *Der Antichrist*, § 42, KSA, 6, p. 215, Annexe, 72.

135 Printemps-automne 1881, 11 [19], KSA, 9, p. 449, Annexe, 73 ; Printemps 1888, 14 [204], KSA, 13, p. 386, Annexe, 74.

purement négative et profondément régressive. L'exemple voltairien fonctionne ici à merveille, car il implique que l'obéissance à la contrainte artistique est aussi la matrice de la « liberté de l'esprit », cette forme intellectuelle de la « danse dans les chaînes ». Pourtant, le cas du *Mahomet* est intéressant dans la mesure où Nietzsche brise ici cette association des deux qualités maîtresses de Voltaire, et où, emboîtant le pas de Napoléon, il se refuse à considérer *Mahomet*, tragédie de propagande philosophique, comme le modèle d'une tragédie de la « liberté de l'esprit ». Il découvre, au contraire, dans le violent portrait à charge de l'imposteur brossé par Voltaire, par-delà le masque oriental d'une critique qui se veut universelle, les limites de sa psychologie des grands hommes. Sans doute ignore-t-il que le déiste Voltaire a exprimé ailleurs, tout en conservant les réserves que suscitent à ses yeux toutes les manipulations des fondateurs de dogmes et de sectes, des aperçus plus favorables sur le prophète de l'islam, par l'effet d'une opposition polémique commode avec le judéo-christianisme, mais aussi parce qu'il y voit une forme de monothéisme plus aboutie qui constitue comme une étape vers son déisme. En tout cas, la représentation voltairienne de Mahomet dans la tragédie n'est perçue par Nietzsche que comme un symptôme d'une attitude générale de Voltaire vis-à-vis des « hommes supérieurs », qui fixe une limite au modèle voltairien de « réforme de la civilisation ». Ainsi donc, la figure historique du prophète de l'islam s'efface derrière de nombreux débats esthétiques et philosophiques dont il est davantage le prétexte que le thème.

1. *einem der grössten Befreier des Geistes.*
2. *Jetzt Einfluss Shakespeares. Durch ihn ist sie der Beschränkung durch antike Nachahmung entgangen, welche die ursprünglich spanische Bühne der Franzosen in Fesseln schlug.*
3. *Nachdem wir aus der Schule der Franzosen heraus sind, sind wir hilflos geworden : wir wollten natürlicher werden, sind es auch geworden, indem man sich möglichst gehen lies und im Grunde nur schlotterig und beliebig nachmachte, was man früher peinlich nachmachte. Es ist alles erlaubt zu denken, aber im Grunde ist nur die öffentliche Meinung erlaubt. Man ist scheinbar frei geworden, indem man sich die Fesseln der strengen Convention zerriss und die Stricke der Philisterei eintauschte.*
- 80 4. *Man lese nur von Zeit zu Zeit Voltaire's Mahomet, um sich klar vor die Seele zu stellen, was durch jenen Abbruch der Tradition ein für alle Mal der europäischen Cultur verloren gegangen ist. Voltaire war der letzte der grossen Dramatiker, welcher seine vielgestaltige, auch den grössten tragischen Gewitterstürmen gewachsene Seele durch griechisches Maas bändigte [...].*
5. *Voltairens großes Talent, sich auf alle Weise, sich in jeder Form zu kommunizieren, machte ihn für eine gewisse Zeit zum unumschränkten geistigen Herrn seiner Nation.*
6. *Voltaire hingegen wollte in allen möglichen Gattungen glänzen ; eine unruhige Eitelkeit erlaubte ihm nicht, bloß nach der Vollkommenheit in einer einzigen zu streben ; bei der vielseitigen Gewandtheit seines Geistes konnte er Oberflächlichkeit und Unreife der Begriffe nicht vermeiden.*
7. *auf den schmalen Stegen schreiten, welche schwindelnde Abgründe überbrücken.*
8. *Aber der Naturalismus der Gebärde, des Gesanges, im Vergleich zum Orchester !! Was für geschraubte erkünstelte verdorbene Töne, was für eine falsche Natur hörte man da !*
9. *[...] was den Mahomet anbelangt, so ist er der Auszug, die Quintessenz, so zu reden, aus dem ganzen Leben dieses Betrügers ; der Fanatismus, in Handlung gezeigt ; das schönste philosophische Gemälde, das jemals von diesem gefährlichen Ungeheuer gemacht worden.*
10. *[Trauspielen] worin Voltaire zum Teil noch unversuchte Gegenstände auf die Bühne gebracht und die hauptsächlich seine Ruhm in der dramatischen Laufbahn begründet haben.*
11. *er benutzte die Poesie als Mittel zu fremdartigen Zwecken. Dies trübt oft die künstlerische Reinheit seiner Darstellungen. Im Mahomet wollte er die Gefahren des Fanatismus aufstellen oder [...] des Glaubens an irgendeine Offenbarung überhaupt. Zu diesem Behuf entstellt er auf schnöde Art einen großen historischen Charakter, häuft widerwärtig die schreiendsten Greuel und peinigt das Gefühl.*

12. *So ist ein Werk entstanden, das Wirkung macht, aber eine schreiende peinliche Wirkung, wogegen sich die Menschlichkeit, die Philosophie und der religiöse Sinn in gleichem Grade empört.*

13. [...] *welche Entstellung, ja Verzerrung der Geschichte! Von ihren wundervollen Reizen hat er sie entkleidet, an orientalisches Kolorit ist nicht zu denken. Mahomet war ein falscher Prophet, aber zuverlässig ein Begeisterter, sonst hätte er nicht durch seine Lehre die halbe Welt umgestaltet. Welche in Unverstand, ihn bloß zum kalten Betrüger zu machen! Ein einziger von den tausend erhabenen Sprüchen des Koran würde hinreichen, um diese widersinnigen Erdichtungen niederzudonnern.*

14. *Liebe Lisbeth, zum Lesen in Gesellschaft empfehle ich Voltaire's Mahomet, von Goethe übersetzt (in allen Goethe-Ausgaben).*

15. *Daß Frau von Sévigné eingeschlagen hat, hörte ich mit großem Vergnügen, ja, ich wartete darauf, es zu hören.*

16. *Man sehe sich heute einmal nach Schiller, Wilhelm von Humboldt [...] um, man lese ihre Briefwechsel...*

17. *ihm kam das Buch so kimmerisch, so totenhaft vor, dass er Mühe hatte, seine Gegenwart auszuhalten, dass er davor wie vor einem Gespenster schauderte.*

18. *Sie können sich dabei nicht denken, was ich mir denke, und haben keinen Begriff von der Bedeutung, die Voltaire und seine großen Zeitgenossen in meiner Jugend hatten, und wie sie die ganze sittliche Welt beherrschten. Es geht aus meiner Biographie nicht deutlich hervor, was diese Männer für einen Einfluß auf meine Jugend gehabt, und was es mich gekostet, mich gegen sie zu wehren und mich auf eigene Füße in ein wahreres Verhältnis zur Natur zu stellen.*

19. *Wir sprachen über Voltaire ferneres, und Goethe rezitierte mir das Gedicht les Systèmes, woraus ich mir abnahm, wie sehr er solche Sachen in seiner Jugend mußte studiert und sich angeeignet haben.*

20. *Meine Philosophie ist tief; sie ist aber auch hoch: Das sollten sie nicht vergessen. [...] möge es nie dahin kommen, dass ich sagen müßte was Voltaire dem Spinoza in den Mund legt: « J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques ».*

21. *ich halte mich noch immer in dem Kreise seiner kleinen Gedichte an Personen, die ich lese und immer wieder lese und von denen ich mich nicht trennen kann.*

22. *Es geht mir ungünstig mit der neuesten deutschen Literatur, sagte ich. Zu den Gedichten von Egon Ebert kam ich aus Voltaire, dessen erste Bekanntschaft ich gemacht, und zwar durch die kleinen Gedichte an Personen, die gewiß zu dem Besten gehören, was er je geschrieben.*

23. *Eigentlich, sagte Goethe, ist alles gut, was ein so großes Talent wie Voltaire schreibt, wiewohl ich nicht alle seine Frechheiten gelten lassen möchte. Aber Sie haben nicht unrecht, wenn Sie so lange bei seinen kleinen Gedichten an Personen verweilen; sie gehören ohne Frage zu den lebenswürdigsten Sachen, die er*

geschrieben. Es ist darin keine Zeile, die nicht voller Geist, Klarheit, Heiterkeit und Anmut wäre.

24. [Goethe] spricht günstig über mein Gedicht in bezug auf den König von Bayern, indem er bemerkt, daß Lord Byron vorteilhaft auf mich gewirkt. Mir fehle jedoch noch dasjenige, was man Convenienz heiße, worin Voltaire so groß gewesen. Diesen wolle er mir zum Muster vorschlagen.

25. Denn man habe ja gesehen, wie schmähsch der berühmte Voltaire, auf Requisition des preußischen Residenten Freitag, in Frankfurt sei verhaftet worden, da er doch vorher so hoch in Gunsten gestanden und als des Königs Lehrmeister in der französischen Poesie anzusehen gewesen. Es mangelte bei solchen Gelegenheiten nicht an Betrachtungen und Beispielen, um vor Höfen und Herrendienst zu warnen, wovon sie überhaupt ein geborner Frankfurter kaum einen Begriff machen konnte.

82

26. Durch alle solche Er widerungen ließ sich jedoch mein Vater von seinen Gesinnungen nicht abwendig machen. Er pflegte gewöhnlich sein stärkstes Argument bis zum Schluss der Unterhaltung aufzusparen, da er denn Voltaires Abenteuer mit Friedrich dem Zweiten umständlich ausmalte: Wie die übergroße Gunst, die Familiarität, die wechselseitigen Verbindlichkeiten auf einmal aufgehoben und verschwanden, und wir das Schauspiel erlebt, dass jener außerordentliche Dichter und Schriftsteller, durch Frankfurter Stadtsoldaten, auf Requisition des Residenten Freytag und nach Befehl des Bürgermeisters von Fichard, arretiert und eine ziemliche Zeit im Gasthof zur Rose auf der Zeil gefänglich angehalten worden. Hierauf hätte sich zwar manches einwenden lassen, unter andern, dass Voltaire selbst nicht ohne Schuld gewesen; aber wir gaben uns aus kindlicher Achtung jedes Mal gefangen.

27. [Das Prosenium] war nach französischer Art sehr tief und an beiden Seiten mit Sitzen eingefasst [...]. Das Ganze galt für einen besondern Ehrenplatz; nur Offiziere bedienten sich gewöhnlich desselben, obgleich die Nähe der Schauspieler, ich will nicht sagen jede Illusion, sondern gewissermaßen jedes Gefallen aufhob. Sogar jenen Gebrauch oder Missbrauch, über den sich Voltaire so sehr beschwert, habe ich noch erlebt und mit Augen gesehen.

28. Der Einfluss der Sozietät auf die Schriftsteller nahm immer mehr überhand; denn die beste Gesellschaft, bestehend aus Personen von Geburt, Rang und Vermögen, wählte zu einer ihrer Hauptunterhaltungen die Literatur, und diese ward dadurch ganz gesellschaftlich und vornehm. [...] Konnte man dem Publikum nicht imponieren, so suchte man es zu überraschen oder durch Demut zu gewinnen; und so entsprang, abgesehen davon, was Kirche und Staat im Innersten bewegte, eine solche literarische Gärung, dass Voltaire selbst seiner vollen Tätigkeit, seines ganzen Übergewichts bedurfte, um sich über dem Strom der allgemeinen Nichtachtung empor zu halten.

29. Ich fand dieser Tage eine Stelle in Lord Byron, sagte ich, woraus zu meiner Freude hervorging, welche außerordentliche Achtung auch Byron vor Voltaire

gehabt. Auch sieht man es ihm wohl an, wie sehr er Voltaire mag gelesen, studiert und benutzt haben.

30. Byron, sagte Goethe, wußte zu gut, wo etwas zu holen war, und er war zu geschickt, als daß er aus dieser allgemeinen Quelle des Lichts nicht auch hätte schöpfen sollen.

31. Lord Byron hat einmal ausgesprochen : « Was die Poesie im Allgemeinen anlangt, so bin ich, je mehr ich darüber nachdenke, immer fester der Ueberzeugung, dass wir allesammt auf dem falschen Wege sind, Einer wie der Andere. Wir folgen Alle einem innerlich falschen revolutionären System, – unsere oder die nächste Generation wird noch zu der selben Ueberzeugung gelangen. »

32. Es ist diess der selbe Byron, welcher sagt : « Ich betrachte Shakespeare als das schlechteste Vorbild, wenn auch als den ausserordentlichsten Dichter. »

33. Ein deutscher Schriftsteller, ein deutscher Märtyrer ! – Ja, mein Guter, Sie werden es nicht anders finden. Und ich selbst kann mich noch kaum beklagen ; es ist allen andern nicht besser gegangen, den meisten sogar schlechter, und in England und Frankreich ganz wie bei uns. Was hat nicht Molière zu leiden gehabt, und was nicht Rousseau und Voltaire ! Byron ward durch die bösen Zungen aus England getrieben und würde zuletzt ans Ende der Welt geflohen sein, wenn ein früher Tod ihn nicht den Philistern und ihrem Haß enthoben hätte.

34. Und sagt im Grunde Goethe's gereifte künstlerische Einsicht aus der zweiten Hälfte seines Lebens nicht genau das Selbe ?

35. sie kämpften gegen Newton's und Voltaire's Geist und suchten, gleich Goethe und Schopenhauer, den Gedanken einer vergöttlichen oder verteufelten Natur und ihrer durchgängigen ethischen und symbolischen Bedeutsamkeit wieder aufrecht zu stellen.

36. Anmerkungen über Personen und Gegenständen deren in dem Dialog Rameau's Neffe erwähnt wird (Musik).

37. Voltaire hat auch seine Dichtungen so pathetisch monoton recitirt. / Goethe, Bd. 29, 338 : « psalmodirender Bombast ».

38. In der Hälfte des vorigen Jahrhunderts waren die sämtliche Künste in Frankreich auf eine sonderbare, ja für uns fast unglaubliche Weise maniert und von aller eigentlichen Kunst Wahrheit und Einfalt getrennt. Nicht allein das abenteuerliche Gebäude der Oper war durch das Herkommen nur starrer und steifer geworden, auch die Tragödie ward im Reifröcken gespielt, und eine hohle, affektierte Deklamation trug ihre Meisterwerke vor. Dieses ging so weit, dass der außerordentliche Voltaire, bei Vorlesung seiner eigenen Stücke, in einen ausdruckslosen, eintönigen, gleichfalls psalmodierenden Bombast verfiel und sich überzeugt hielt, dass auf diese Weise die Würde seiner Stücke, die eine weit bessere Behandlung verdienten, ausgedrückt werde.

39. *So bringt ein Volk seine Helden hervor, die gleich Halbgöttern zu Schutz und Heil an der Spitze stehen ; und so vereinigten sich die poetischen Kräfte der Franzosen in Voltaire. Solche Häuptlinge eines Volkes sind groß in der Generation, in der sie wirken ; manche dauern später hinaus ; die meisten werden durch andere ersetzt und von der Folgezeit vergessen.*

40. *Was aber die Franzosen im vorigen Jahrhundert in der Literatur für Männer hatten, erscheint ganz außerordentlich. Ich muß schon erstaunen, wie ich nur eben hineinblicke. Es war die Metamorphose einer hundertjährigen Literatur, sagte Goethe, die seit Ludwig dem Vierzehnten heranwuchs und zuletzt in voller Blüte stand. Voltaire hetzte aber eigentlich Geister wie Diderot, D'Alembert, Beaumarchais und andere herauf, denn um neben ihm nur etwas zu sein, mußte man viel sein, und es galt kein Feiern.*

41. *Nun aber denken Sie sich eine Stadt wie Paris, wo die vorzüglichsten Köpfe eines großen Reiches auf einem einzigen Fleck beisammen sind und in täglichem Verkehr, Kampf und Wetteifer sich gegenseitig belehren und steigern, wo das Beste aus allen Reichen der Natur und Kunst des ganzen Erdbodens der täglichen Anschauung offen steht ; diese Weltstadt denken Sie sich, wo jeder Gang über eine Brücke oder einen Platz an eine große Vergangenheit erinnert und wo an jeder Straßenecke ein Stück Geschichte sich entwickelt hat. Und zu diesem allen denken Sie sich nicht das Paris einer dumpfen geistlosen Zeit, sondern das Paris des neunzehnten Jahrhunderts, in welchem seit drei Menschenaltern durch Männer wie Molière, Voltaire, Diderot und ihresgleichen eine solche Fülle von Geist in Kurs gesetzt ist, wie sie sich auf der ganzen Erde auf einem einzigen Fleck nicht zum zweiten Male findet, und Sie werden begreifen, daß ein guter Kopf wie Ampère, in solcher Fülle aufgewachsen, in seinem vierundzwanzigsten Jahre wohl etwas sein kann.*

42. *Und eben dieser Voltaire, das Wunder seiner Zeit, war nun selbst bejährt wie die Literatur.*

43. *Der Tragödien waren viele vom Theater verschwunden, und Voltaire ließ die jetzt dargebotene, bedeutende Gelegenheit nicht aus den Händen, Corneilles Werke herauszugeben, um zu zeigen, wie mangelhaft sein Vorgänger gewesen sei, den er, der allgemeinen Stimme nach, nicht erreicht haben sollte.*

44. *Der Kanzler hat Manzoni besucht, er lebt auf seinem Landgute in der Nähe von Mailand und ist zu meinem Bedauern fortwährend kränklich. Es ist eigen, sagte ich, daß man so häufig bei ausgezeichneten Talenten, besonders bei Poeten, findet, daß sie eine schwächliche Konstitution haben. Das Außerordentliche, was solche Menschen leisten, sagte Goethe, setzt eine sehr zarte Organisation voraus, damit sie seltener Empfindungen fähig sein und die Stimme der Himmlischen vernehmen mögen. Nun ist eine solche Organisation im Konflikt mit der Welt und den Elementen leicht gestört und verletzt, und wer nicht, wie Voltaire, mit großer*

*Sensibilität eine außerordentliche Zähigkeit verbindet, ist leicht einer fortgesetzten Kränklichkeit unterworfen.*

45. *Wir redeten sodann über den Unterschied des deutschen Begriffes von Geist und des französischen esprit. Das französische esprit, sagte Goethe, kommt dem nahe, was wir Deutsche Witz nennen. Unser Geist würden die Franzosen vielleicht durch esprit und âme ausdrücken. Es liegt darin zugleich der Begriff von Produktivität, welchen das französische esprit nicht hat. Voltaire, sagte ich, hat doch nach deutschen Begriffen dasjenige, was wir Geist nennen. Und da nun das französische esprit nicht hinreicht, was sagen nun die Franzosen? In diesem hohen Falle, sagte Goethe, drücken sie es durch génie aus.*

46. *Was uns aber von den Franzosen gewaltiger als alles andere entfernte, war die wiederholte unhöfliche Behauptung, dass es den Deutschen überhaupt, sowie dem nach französischer Kultur strebenden König, an Geschmack fehle. Über diese Redensart, die wie ein Refrain, sich an jedes Urteil anschloss, suchten wir uns durch Nichtachtung zu beruhigen; aufklären darüber konnten wir uns aber um so weniger, als man uns versichern wollte, schon Menage habe gesagt, die französischen Schriftsteller besäßen alles, nur nicht Geschmack; sowie wir denn auch aus dem jetzt lebenden Paris zu erfahren hatten, dass die neusten Autoren sämtlich des Geschmacks ermangelten und Voltaire selbst diesem höchsten Tadel nicht ganz entgehen könne. Schon früher und wiederholt auf die Natur gewiesen, wollten wir daher nichts gelten lassen als Wahrheit und Aufrichtigkeit des Gefühls und den raschen, derben Ausdruck desselben.*

47. *Gestreckt sind meine Feinde, gleich verjagt / Und zwischen den Gefahren bebend sucht / Palmire Schutz bei ihrem einzigen Herrn. / Sie sieht mich bei dem Schein der Fackeln kommen, / Der Schwerter Blinken hält sie nicht zurück. / Kein Blut, kein Leichnam hemmet ihren Fuß, / Und über ihren eignen Vater fliegt sie weg: / Und, aufgeregt von Schrecken, Furcht und Hoffnung, / Versunken im Gefühl, an meiner Brust / Gerettet mich zu sehen, halb im Traum, / Am Rande der Vernichtung, lernet sie / Der Liebe Glück in meinen Armen kennen.*

48. *Du selbst, der uns von falschem Regelzwange / Zur Wahrheit und Natur zurückgeführt [...].*

49. *einen Lorbeer zeigen, / Der auf dem deutschen Pindus selbst gegrünt.*

50. *Denn dort, wo Sklaven knien, Despoten walten, [...] / Da kann die Kunst das Edle nicht gestalten, / Von keinem Ludwig wird es ausgesät [...].*

51. *Nur bei dem Franken war noch Kunst zu finden.*

52. *Der Herzog und die Herzogin werden heute den Thee bei mir nehmen und der Vorlesung des Mahomets ein, wie ich hoffe, günstiges Ohr leihen. Mögen Sie dieser Function beiwohnen, so sind Sie schönstens eingeladen.*

53. *Morgen also um halb sechse assistiren Sie wohl bei der Lese Probe.*

54. *Voltaire, als er Mahomet mißverstand, ist in der Bahn gegen die höheren Naturen ; Napoleon hatte Recht, sich zu entrüsten.*

55. *Jede Religion hat für ihre höchsten Bilder ein Analogon in einem Seelezustande. Der Gott Mahomets die Einsamkeit der Wüste, fernes Gebrüll des Löwen, Vision eines schrecklichen Kämpfers. Der Gott der Christen – alles was sich Männer und Weiber bei dem Worte « Liebe » denken. Der Gott der Griechen : eine schöne Traumgestalt.*

56. *der Muhammedanismus, als eine Religion für Männer, hat eine tiefe Verachtung für die Sentimentalität und Verlogenheit des Christenthums... einer Weibs-Religion, als welche er sie fühlt –.*

57. *Er [Daru] fügte sodann dazu, dass ich auch aus dem Französischen übersetzt habe und zwar Voltaires « Mahomet ». Der Kaiser versetzte : « Es ist kein gutes Stück, und legte sehr umständlich auseinander wie unschicklich es sei, dass der Weltüberwinder von sich selbst eine so ungünstige Schilderung mache. »*

58. *Den ganz großen Menschen ist die Lippe über ihr Innerstes geschlossen – keine Möglichkeit, Jemandem zu begegnen, dem sie sich öffneten – Napoleon z. B. Duster –.*

59. *Bei den höchsten Exemplaren des Thatendranges möchte der Satz sich beweisen lassen : man erwäge doch, mit dem Wissen und den Erfahrungen eines Irrenarztes, wie billig – dass Vier von den Thatendurstigsten aller Zeiten Epileptiker gewesen sind (nämlich Alexander, Cäsar, Muhammed und Napoleon) : so wie auch Byron diesem Leiden unterworfen war.*

60. *Den 6. große Jagd. Die Schauspieler kommen an mit ihrem Direktor. Abends « Tod des Cäsars ». Gelegenheit zur Aufforderung einen « Brutus » zu schreiben.*

61. *Den 3. Mancherlei Beredung wegen einer in Weimar zu gebenden Vorstellung. Ödip.*

62. *In der That ist ihre Lage ungeheuer, und sie haben sich oft die Augen zugebunden z. B. Plato, als er einst vermeinte, das Gute nicht festzusetzen, sondern es als etwas Ewiges vorzufinden. Und in gröberer Formen, nämlich bei den Religionsstiftern, ist ihr « Du Sollst » ihnen als Befehl ihres Gottes zugekommen : wie Im Falle Muhameds, ihre Gesetzgebung der Werthe galt ihnen als eine « Eingebung », und dass sie sie ausführten, als ein Akt des Gehorsams.*

63. *Die eigentlichen Philosophen aber sind Befehlende und Gesetzgeber, sie sagen : so soll es sein ! [...] In viel gröberer Formen waltet dieser selbe Wille zur Blindheit bei den Religions-Stiftern : ihr « du sollst » darf durchaus ihren Ohren nicht klingen wie « ich will » – nur als dem Befehle eines Gottes wagen sie ihrer Aufgabe nachzukommen, nur als « Eingebung » ist ihre Gesetzgebung der Werthe eine tragbare Bürde, unter der ihr Gewissen nicht zerbricht. – Sobald nun jene zwei Trostmittel, das Platos und das Muhameds, dahingefallen sind und kein Denker mehr an er Hypothese eines « Gottes » oder « ewiger Werthe » sein Gewissen*

erleichtern kann, erhebt sich der Anspruch des Gesetzgebers neuer Werthe zu einer neuen und noch nicht erreichten Furchtbarkeit. [...]

64. Zur Erklärung der Erfolge Muhamet's in 13 Jahren : « vielleicht gab es lange Bürgerkriege vorher (meint Napoleon) unter welchen sich große Charaktere, große Talente, unwiderstehliche Impulsionen usw. gebildet hatten ».

65. Im Stück sollte Ali, zu Ehren seines Meisters, auf dem höchsten Punkt des Gelingens diesen Gesang vortragen, kurz vor der Umwendung, die durch das Gift geschieht.

66. [...] so entwickelte sich bei mir der Vorsatz, an dem Leben Mahomets, den ich nie als einen Betrüger hatte ansehen können.

67. Ich hatte kurz vorher das Leben des orientalischen Propheten mit großem Interesse gelesen und studiert.

68. ob ich mich gleich der dem Theater einmal errungenen Freiheit, mit Zeit und Ort nach Belieben schalten zu dürfen, mäßig bediente.

69. Das Stück fing mit einer Hymne an, welche Mahomet allein unter dem heiteren Nachthimmel anstimmt. Erst verehrt er die unendlichen Gestirne als ebenso viele Götter ; dann steigt der freundliche Stern Gad (unser Jupiter) hervor, und nun wird diesem, als dem König der Gestirne, ausschließliche Verehrung gewidmet. Nicht lange, so bewegt sich der Mond herauf und gewinnt Aug' und Herz des Anbetenden, der sodann, durch die hervortretende Sonne herrlich erquickt und gestärkt, zu neuem Preisen aufgerufen wird. Aber dieser Wechsel, wie erfreulich er auch sein mag, ist dennoch beunruhigend, das Gemüt empfindet, dass es sich nochmals überbieten muss ; es erhebt sich zu Gott, dem Einzigen, Ewigen, Unbegrenzten, dem alle diese begrenzten herrlichen Wesen ihr Dasein zu verdanken haben.

70. Nachdem sich also Mahomet selbst bekehrt, teilt er diese Gefühle und Gesinnungen den Seinigen mit ; seine Frau und Ali fallen ihm unbedingt zu. Im zweiten Akt versucht er selbst, heftiger aber Ali, diesen Glauben in dem Stamm weiter auszubreiten. Hier zeigt sich Beistimmung und Widersetzlichkeit nach Verschiedenheit der Charaktere. Der Zwist beginnt, der Streit wird gewaltsam, und Mahomet muss entfliehen. Im dritten Akt bezwingt er seine Gegner, macht seine Religion zur öffentlichen, reinigt die Kaaba von den Götzenbildern ; weil aber doch nicht alles durch Kraft zu tun ist, so muss er auch zur List seine Zuflucht nehmen. Das Irdische wächst und breitet sich aus, das Göttliche tritt zurück und wird getrübt. Im vierten Akt verfolgt Mahomet seine Eroberungen, die Lehre wird mehr Vorwand als Zweck ; alle denkbaren Mittel müssen benutzt werden ; es fehlt nicht an Grausamkeiten. Eine Frau, deren Mann er hat hinrichten lassen, vergiftet ihn. Im fünften fühlt er sich vergiftet. Seine große Fassung, die Wiederkehr zu sich selbst, zum höheren Sinn, machen ihn der Bewunderung würdig. Er reinigt seine Lehre, befestigt sein Reich und stirbt.

71. *Mein Stolz dagegen ist : ich habe meine Herkunft – deshalb brauche ich den Ruhm nicht. In dem, was Zarathustra, Moses, Muhamed Jesus Plato Brutus Spinoza Mirabeau bewegte, lebe ich auch schon, und in manchen Dingen kommt in mir erst reif an's Tageslicht, was embryonisch ein paar Jahrtausende brauchte. Wir sind die ersten Aristokraten in der Geschichte des Geistes – der historische Sinn beginnt erst jetzt.*

72. *Was allein entlehnte später Muhamed dem Christenthum ? Die Erfindung des Paulus, sein Mittel zur Priester-Tyrannie, zur Heerden-Bildung den Unsterblichkeits-Glauben – das heisst die Lehre vom « Gericht »...*

73. *Die großen Reformatoren, wie Muhammed, verstehen dies, den Gewohnheiten und dem Besitz der Menschen einen neuen Glanz zu geben – nicht « etwas Anderes » sie erstreben zu heißen, sondern das was sie haben wollen und können, als etwas Höheres zu sehen (mehr Vernunft und Weisheit und Glück darin zu « entdecken » als sie bis jetzt darin fanden).*

88

74. *Muhammedanismus hat von den Christen wiederum gelernt : die Benutzung des « Jenseits » als Straf-Organ.*